

LA
REVUE SPIRITE

JOURNAL D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

ET

SPIRITUALISME EXPÉRIMENTAL

REVUE MENSUELLE FONDÉE EN 1858

PAR

ALLAN KARDEC

Tout effet a une cause. Tout effet
intelligent a une cause intelligente.
La puissance de la cause intelligente
esten raison de la grandeur de l'effet.

QUARANTE-QUATRIÈME ANNÉE

N° 5. — MAI 1901.

PARAIT DU 1^{er} AU 5 DE CHAQUE MOIS

Prix du numéro : 1 fr.

PARIS

BUREAUX : 42, RUE SAINT-JACQUES

Réserve de tous droits

TABLE DES MATIÈRES DU N° 5.

Désincarnation de M. P. G. Leymarie.....	257
Discours de MM. Beaudelot, P. Puvis, C. Chaigneau, D. A. Courmes et Auzanneau.....	260
Les origines et les grands faits du spiritisme en Amérique. — G. Béra.....	271
Réincarnation et science. — Professeur Moutonnier.....	281
Psychographie Oxon. — D ^r Dusart.....	288
De la personnalité de Jésus, 2 ^e article. — E. Bosc.....	293
Le spiritisme, poésie. — Valabrègue.....	297
Réponse à la lettre de M. G. Béra. — Moutonnier.....	299
Réponse à la Communication obtenue par M. Berthilliet.....	301
Les plans de l'espace.....	304
Petite Encyclopédie synthétique des sciences occultes. — E. Bosc.....	306
La famille Hernadec (suite). — E. Grimard.....	309
Nécrologie : Mme A. Bossu, MM. Bouvéry, Violès et Bernard Hawers..	317

AVIS TRÈS IMPORTANT

Toutes les correspondances, mandats-poste, quel qu'en soit l'objet, devront être adressés à Madame P.-G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

Nous prévenons nos correspondants que la *Librairie spirite* fournit, contre un mandat-poste, tous les ouvrages parus en librairie, à Paris, franco; le port en sus pour l'étranger. La *Librairie* envoie *franco* son catalogue général.

La *Revue Spirite* paraît le 1^{er} de chaque mois, par cahiers de 4 feuilles grand in-8°, soit 64 pages chaque cahier.

Prix : pour la France et l'Algérie, 10 francs par an. — Etranger, 12 francs. — Amérique et pays d'outre-mer, 14 francs. — Un numéro : 1 fr.

Tous les abonnements partent du 1^{er} janvier.

On peut s'abonner par l'entremise de tous les libraires et directeurs de postes, à l'ordre de Madame P.-G. LEYMARIE. **On ne fait point traite sur les Souscripteurs.**

COLLECTION DE LA *Revue Spirite* DEPUIS 1858. — Chaque année forme un fort volume grand in-8, broché, avec titre spécial, table générale et couverture imprimée. Prix : chacune des 42 premières années, 1858 à 1899, prises séparément, 5 fr. le volume, port 0 fr. 85, sauf pour les années 1858 à 1863; 1873 et 1874 (3 années) dont il ne reste que quelques volumes et qui seront vendues désormais 10 fr. chaque. — 43^e année, 1900, prise séparément, 10 francs. — *Reliure solide*, prix : 2 fr 50 par volume. Pour les abonnés à la *Revue*, prix spécial pour la collection entière.



Rédacteur en Chef de 1870 à 1901 : **P.-G. LEYMARIE**

44^e ANNÉE.

N° 5.

1^{er} MAI 1901.

DESINCARNATION DE M. P.-G. LEYMARIE

Notre cher et vénéré directeur, M. Pierre-Gaétan LEYMARIE s'est désincarné le mercredi 10 avril, succombant à une longue et cruelle maladie qui avait fini par terrasser sa robuste constitution, mais en laissant jusqu'à la fin intacte son âme énergique et virile. S'il luttait et cherchait à se rattacher à la vie avec tant d'opiniâtreté, ce n'était certes pas à cause des satisfactions qu'il y goûtait, mais c'est qu'il se sentait encore spirituellement très sain et très

fort et par conséquent utile et qu'il songeait moins à ses propres souffrances qu'à celles qu'il désirait épargner aux siens.

Lorsqu'il sentit dix ou douze jours avant sa mort que décidément son heure était venue de quitter ce monde, afin de ne pas se laisser surprendre par l'affaiblissement des facultés, il prit une plume et d'une main ferme il écrivit ses dernières volontés qui peuvent se résumer en ces deux mots : amour et pardon. Il ajoutait qu'il désirait que son corps fut incinéré et ses obsèques faites avec la plus grande simplicité. Jusqu'au dernier jour, il s'entretint paisiblement avec sa famille, ses amis et tous ceux qui l'entouraient. A tous il donna une bonne parole, un serrement de mains affectueux ou un baiser de paix. A tous, il dit un au revoir ferme et réconfortant.

On trouvera dans les discours publiés plus loin des détails intéressants sur sa vie si bien remplie. Nous nous bornerons à ajouter que M. Leymarie était né à Tulle, le 2 mai 1827, que ses parents étant chargés d'une nombreuse famille, il dut chercher de bonne heure à se créer une situation par ses propres efforts et son travail, et que sa rencontre avec Allan Kardec décida de son avenir. Il sut gagner l'estime et l'amitié du Maître, et, quand il lui succéda dans la rédaction et direction de la *Revue* et qu'il fut à la tête de la Librairie spirite, il s'efforça de marcher sur ses traces et d'aller de l'avant avec la société dont il avait été un des premiers membres et dont il fut pendant trente ans l'administrateur intègre et dévoué.

Disons qu'il avait rêvé d'ouvrir à la gloire du spiritisme comme un temple, comme une sorte d'université où toutes les nations eussent envoyé leurs penseurs d'élite, où se fussent rencontrés tous les gens de bonne foi, les humbles chercheurs et les savants inquiets de connaître et où la vérité se serait peu à peu fait jour pour, de là, s'épandre en éblouissants rayons par tout le monde civilisé.

Ce rêve était prématuré. Notre ami dut se borner, simple libraire-éditeur, à recueillir et à répandre autant qu'il lui fut possible les quelques rayons de lumière entrevus. Allan Kardec et J. Guérin avaient pour cet objet légué leur fortune et d'autres spirites encore, nous en avons eu la certitude, auraient suivi cet exemple, sans les entraves apportées en France à la liberté d'association. La Chambre n'avait pas encore ordonné, comme elle vient de le faire, l'affichage

permanent dans toutes les écoles primaires de la Déclaration des droits de l'homme où se trouve un article X ainsi conçu : « *Nul ne doit être inquiété pour ses opinions, même religieuses, pourvu que leur manifestation ne trouble pas l'ordre public établi par la loi.* » Sans quoi, l'on eût respecté l'esprit de cet article et l'on n'eût pas fait ces procès tendancieux qui tous avaient pour but de déchirer les volontés formelles de citoyens morts avec des opinions raisonnées, avérés et connues de tous, et n'ayant rien, croyons-nous de dangereux ni même d'inquiétant pour le public.

L'histoire dira tout cela et reformera bien des jugements hâtifs, et en même temps elle montrera une fois de plus que les idées nouvelles ne se font jour qu'au prix des plus grandes épreuves.

En attendant, nous continuerons de penser avec M. Leymarie, comme avec Allan Kardec, que le spiritisme n'est la propriété d'aucune école, et, tout en nous étant rangés dans celle d'Allan Kardec, nous serons heureux de combattre à côté d'autres écoles également avides de progrès et de lumière, convaincus que l'on ne pourra atteindre les sommets où luit la vérité que par le libre échange des idées, et que c'est de leur discussion, de leur triage sagement opéré que jaillira la lumière.

Les obsèques de M. Leymarie ont eu lieu le vendredi 12 avril, à 2 heures. Le corps a été incinéré au Père-Lachaise et, avant que les cendres fussent conduites pour reposer sous un beau dolmen entièrement recouvert de lierre, des discours ont été prononcés : au nom des spirites et spiritualistes par M. Beudelot, directeur du journal *le Spiritualisme moderne* ; au nom de la famille et des amis et de l'ancienne Société scientifique du spiritisme par M. Puvis ; au nom de l'ancienne Société scientifique des études psychologiques, par M. Camille Chaigneau, secrétaire de cette société, et directeur du journal *l'Humanité intégrale* ; au nom des théosophes, par le commandant Courmes. Ce dernier étant empêché, son discours a été lu par M. Béra. Puis quelques bonnes paroles de M. Auzanneau.

Sœur Espérance, directrice du *Progrès Spirite*, qui a tenu à couvrir de fleurs, chaque jour, le lit mortuaire de M. Leymarie, lui a envoyé un dernier adieu terrestre pendant l'incinération.

La rédaction de la *Revue* se joint à Mme Leymarie pour remercier les nombreuses personnes accourues pour rendre hommage à la dépouille de notre ami et qui ont apporté tant de fleurs; Mme Leymarie emprunte aussi l'organe de la *Revue* pour faire connaître combien elle a été sensible aux nombreux témoignages de sympathie qu'elle a reçus.

Par la mort de M. Leymarie la publication de la *Revue spirite* ne sera pas interrompue. Un groupe dévoué de collaborateurs reste uni à Mme Leymarie pour continuer avec elle la tâche commencée par Allan Kardec et continuée par M. Leymarie. Avec l'assistance de ces deux vaillants esprits et avec l'aide de Dieu elle espère la mener à bien.

La Rédaction.

Mesdames, Messieurs,

Mes sœurs, mes frères,

Chaque jour marque son empreinte sacrée sur le livre éternel de la vie.

C'est ainsi que chacun de nous, tour à tour, *naît et meurt pour renaître encore, afin d'accomplir la loi* que notre vénéré maître Allan Kardec nous a appris à considérer comme un acte d'amour envers l'auteur de toutes choses.

Et nous estimons cette formule parce qu'elle est la véritable expression de la loi universelle qui préside à l'évolution des êtres.

Oui, chaque jour marque son empreinte... empreinte qui se compose de joies ou de déchirements du cœur, mais qui toujours ont pour but de développer nos facultés animiques par la perception de plus en plus grande de ce qui en nous aime et souffre. Et la souffrance, vous le savez, mes sœurs, mes frères, est pour l'esprit humain la leçon de choses par excellence de l'école de la vie.

Aussi, nous venons dire à la veuve éplorée, aux enfants en larmes de notre frère Leymarie, que nous venons saluer à son retour dans la vie de l'au-delà, nous venons dire ces paroles viriles, que notre cœur nous dicte en même temps que notre raison : Courage, amis, celui que vous pleurez a pris son essor vers le pays de la Liberté, vers le soleil divin dont les rayons sont d'amour, et il va délicieusement réchauffer, à leur chaleur, la chère âme qu'a meurtrie la rude épreuve de la souffrance terrestre; il va retrouver celui que nous vénérons, celui qui déjà, par la puissance, l'élevation et la solidité des enseignements de sa haute morale, a fait tressaillir

d'allégresse des millions d'âmes qui, maintenant, espèrent en un avenir plus heureux.

Celui que vous pleurez aujourd'hui a eu le mérite et l'honneur insigne d'avoir été l'ami et le zélé collaborateur du plus grand réformateur des temps modernes.

Notre frère, Pierre Leymarie, a été choisi par celui que nous appelons « Le Maître », par celui à qui nous devons le pain spirituel qui nous soutient dans la lutte, nous fortifie dans la pénible diffusion de l'enseignement sublime de la loi d'amour.

Leymarie a été l'élu d'Allan Kardec pour propager la doctrine spirite et nous venons, au nom du *spiritualisme moderne* saluer le porte-drapeau de cette admirable cause. Dans la mesure de ses moyens, Leymarie a répondu aux appels qui lui étaient adressés de divers points, de France et de l'étranger, pour fortifier le groupement des consciences et les soutenir dans les difficultés qu'ils avaient à surmonter contre l'éternel ennemi de la lumière.

Notre frère Leymarie a consacré sa vie et ses forces à cette noble tâche et nous lui sommes reconnaissants de ses efforts, de son activité, de son énergie qu'il a mis au service de la plus sainte des missions, celle de répandre la Lumière, la Vérité, l'Amour.

Nous sommes reconnaissants à ce lutteur d'avoir, pendant un long tiers de siècle, tenu tête aux attaques que les ténèbres livraient à l'œuvre sacrosainte d'Allan Kardec ; aussi le départ de notre frère nous est profondément douloureux, car avec lui disparaît une des pierres du robuste édifice du Maître. C'est ainsi que nous avons vu tomber tour à tour ces autres pierres magnifiques qui ont été notre soutien :

Il y a quelques jours, c'était le père de notre ami Gabriel Delanne, que la mort nous ravissait ; — hier encore c'était Charles Fritz, de Charleroi.

Devons-nous cependant nous alarmer de ces disparitions ? Non, n'est-ce pas ! Car nous disons à la famille de Leymarie à qui incombe la charge de continuer l'OEuvre ; nous disons à Gabriel Delanne, nous disons aux amis de Charles Fritz, nous disons à tous ceux qui ont à cœur d'assurer le triomphe du Bien : Courage ! Confiance ! Espoir ! Car l'œuvre que vous défendez si vaillamment a fait germer dans une foule d'âmes humaines des dévouements qui vous suivront et assureront le triomphe de l'idée spirite qui est la génératrice du moderne spiritualisme.

Oui, l'idée spirite traversera victorieuse toutes les tempêtes, non seulement PARCE QU'ELLE EST BONNE, MAIS PARCE QU'ELLE EST JUSTE ET PARCE QU'ELLE EST VRAIE — SCIENTIFIQUEMENT VRAIE !

Maintenant, chers affligés, reprenez courage ; votre cher disparu est désormais dans le domaine de la lumière ; — il est allé rejoindre les vaillants, les glorieux qui ont souffert pour la Justice et pour la Vérité. Le Maître lui

tend les bras ; il attire à lui son âme afin de la consoler et de lui faire comprendre ce que la sienne renferme de paternel amour.

Et nous, sœurs et frères, qui restons ici-bas sur la brèche, et dans le champ des combats incessants, nous allons, suivant les exemples qui nous ont été donnés, redoubler d'ardeur dans la lutte, afin de mériter de nous retrouver tous avec le Maître dans le sein de Dieu.

Et à vous, cher frère Leymarie, nous disons : au revoir !

BEAUDELOT.

DISCOURS DE M. PUVIS

L'homme, dont nous venons de conduire ici l'enveloppe mortelle et dont l'esprit lumineux et bien vivant plane au milieu de nous, fut un vaillant spirite de la première heure en même temps qu'un bon citoyen. Devant ceux qui l'ont connu, comme devant ceux qui ne l'ont pas connu ou qui l'ont méconnu, je vais essayer, moi son vieil et très obscur ami, de retracer en quelques traits sa franche et loyale physionomie en même temps que sa vie et son œuvre si bien remplies, depuis le jour où il pénétra dans la maison spirite, à la fondation de laquelle il aida de tout son zèle, de tout son dévouement, de tout son cœur.

Ardent républicain, passionné de bonne heure pour toutes les idées généreuses, il avait été contraint, comme tous les adversaires irréductibles du césarisme, de s'exiler au coup d'Etat de 1851, et s'était trouvé en contact avec l'élite du parti proscrit, qui n'avait pas peu contribué à développer son esprit de prosélytisme et de combativité.

A son retour en France, il se marie et prend la direction d'une maison de commerce, poursuivant énergiquement ce qu'il regarde comme un double et impérieux devoir : travailler matériellement pour soutenir et élever sa famille et travailler intellectuellement à la recherche en même temps qu'à la propagation de toutes les idées de nature à élever le niveau de l'esprit humain. Pour lui, un livre, qu'il traite de questions politiques, de questions sociales, scientifiques, religieuses ou littéraires, est un rayon de lumière ; il faut qu'il se le procure, qu'il le lise, qu'il s'en assimile toute la clarté. Toujours plus de lumière, voilà sa devise.

Les phénomènes et doctrines du magnétisme ne pouvaient le trouver indifférent. Il est au premier rang de ceux que passionnent ces troublantes questions. Allan Kardec commence la publication de la *Revue spirite* et de ses ouvrages ; il ouvre ses séances d'études et d'expérimentations. Des disciples ardents entourent le Maître ; des médiums se forment sous sa direction et l'on peut voir, à une certaine époque, dont l'histoire du spiritisme enregistra et conservera fièrement le souvenir, trois jeunes hommes,

jusqu'alors obscurs et inconnus, trois médiums, dis-je, assis à une même table et reprenant, — fait étrange et nouveau et dont on riait alors, — ces expériences, si anciennes cependant, de télégraphie mystérieuse entre deux mondes, le monde des esprits et le nôtre. Diverses devaient être les fortunes de ces trois expérimentateurs, mais égaux le dévouement, la fidélité et les services rendus à la doctrine. Leurs noms sont sur vos lèvres : j'ai nommé Camille Flammarion, Victorien Sardou et Pierre-Gaëtan Leymarie.

Allan Kardec, avant de terminer sa tâche et de partir pour ce monde des esprits dont il avait ouvert les portes, s'était préoccupé d'assurer l'avenir de la doctrine en fondant une société destinée à continuer ses travaux. Sachant par sa propre expérience ce qu'il en coûte aux novateurs de persécutions et de déchirements pour arriver à se faire une place dans notre société essentiellement égoïste et intéressée, il s'était, dans l'étude approfondie de cette question, bercé du généreux espoir de les éviter à ses successeurs. Hélas ! combien cet espoir devait être déçu plus tard ! La somme des persécutions nécessaires à l'épreuve d'une doctrine révolutionnaire comme le spiritisme était loin d'être atteinte.

Deux ans se passent entre la mort d'Allan Kardec et l'entrée de M. Leymarie comme administrateur de la Société dont il avait été un des premiers membres, et comme directeur de la *Revue spirite*. C'est après l'année terrible, alors qu'il rentre du département de l'Oise, où il a pris une part active et ardente à la lutte en faveur de la République, c'est à ce moment, dis-je, quand il a repris à Paris ses occupations interrompues, qu'on vient lui proposer de poursuivre la tâche entreprise par Allan Kardec.

Du premier coup il envisage les périls de la charge : le spiritisme est loin d'être bien en cours ; ses adversaires sont nombreux, ses ennemis déclarés plus encore ; il est même quelque peu tourné en ridicule par les malveillants et les ignorants de tous les bords. Notre ami entrevoit d'incessantes luttes à soutenir, d'incessantes attaques à repousser, et en résumé plus de coups que d'argent à gagner. Cela suffit à vaincre ses hésitations et comme personne autre ne se présente, il accepte et se met résolument à l'œuvre.

Dans la Revue de septembre 1871, il trace très sobrement mais très franchement son programme et il s'attachera, pendant trente ans, tout en l'élargissant et en le développant, à le rendre conforme aux idées du Maître.

Les portes de la revue seront largement ouvertes à l'enseignement et à l'étude de toutes les doctrines qui seront de nature à contribuer à l'avancement du spiritisme, mais on ne devra jamais perdre de vue la devise inscrite sur ces mêmes portes : « Hors la charité pas de salut ». Donc, dans les discussions, pas de personnalités, pas de questions irritantes. Pour les doctrines comme pour les personnes la plus large tolérance. Telle devait être et telle a toujours été la règle de la *Revue Spirite* et de son directeur.

Voyons M. Leymarie à l'œuvre. D'abord, il se rend compte que pour la diffusion de cette lumière qu'est le spiritisme, il faut préparer les esprits, les instruire et les éclairer. Et lorsque son ami, Jean Macé, l'entretient de son projet de fonder la ligue de l'enseignement, il s'offre avec enthousiasme à le seconder et avec Mme Leymarie, sa dévouée collaboratrice, il prête pour cette création, non seulement son concours actif et personnel mais encore sa maison de la rue Vivienne, de sorte qu'on peut dire à juste titre que la maison de M. Leymarie fut le berceau de cette ligue qui devait prendre une importance considérable, être patronnée par les hommes les plus éminents du pays, être reconnue d'utilité publique et enfin avoir pour président d'honneur le chef de l'Etat lui-même.

La *Revue Spirite* publie les appels et circulaires de la ligue et, en 1872, M. E. Vauchez, qui est le secrétaire du cercle parisien de la ligue en attendant d'en devenir le secrétaire général, n'hésite pas à écrire en s'adressant aux membres de la Société spirite : « Chers coopérateurs ». Inutile d'ajouter que le concours de cette dernière a été tout désintéressé et qu'elle n'a nullement bénéficié de la réciprocité.

Les questions d'enseignement ne sont pas seules à l'ordre du jour ; les questions sociales ont également leur place et, soit dans les pages de la *Revue*, soit dans de nombreuses et éloquentes conférences, M. Leymarie s'applique à révéler — le mot n'est pas trop fort — l'existence et le fonctionnement de cet établissement connu à l'étranger mais presque inconnu en France, le familistère de Guise ainsi que les écrits non moins intéressants de J. B. Godin, son illustre fondateur. M. Leymarie avait visité à plusieurs reprises le familistère et s'était lié avec M. Godin, à l'œuvre duquel il ne ménagea jamais ses éloges et ses encouragements.

Et pendant qu'il se livrait à cette utile propagande, il ne négligeait pas pour cela les intérêts proprement dits de la doctrine. La *Revue* rendait compte des expériences de W. Crookes et signalait les premiers essais de photographie spirite. En 1874, M. Leymarie expérimentait lui-même avec un médium — dont le nom devait être tristement connu — et publiait dans la *Revue* un certain nombre de photographies jusqu'en 1875, époque où commença le procès dit des spirites et qui se termina par l'injuste condamnation de M. Leymarie, condamnation qu'une réhabilitation complète devait effacer quelques années plus tard. La conduite de M. Leymarie pendant toute la durée de cette pénible épreuve fut admirable non moins que celle de Mme Leymarie qui n'épargna rien, ni son temps, ni ses forces, ni tous les moyens que put lui suggérer sa tendresse, pour défendre l'honneur de son mari et prouver victorieusement à tous que cet honneur était absolument sans tache.

Dans cette affaire, c'était moins M. Leymarie, directeur de la *Revue Spi-*

rite, que le spiritisme lui-même qui était visé et qu'on espérait abattre. La persécution, comme toutes les persécutions, eut le résultat tout contraire à celui qu'on attendait. Le spiritisme en sortit plus fort, de même que M. Leymarie y gagna une recrudescence d'estime et de confiance avec les sérieuses sympathies des amis sincères de la cause.

Nous voyons donc avec lui la Société pour la continuation des œuvres d'Allan Kardec poursuivre avec persévérance son œuvre de progrès et sous son patronnage se fonder une société nouvelle : la Société scientifique d'études psychologiques, composée en partie d'amis de M. Leymarie et parmi lesquels nous relevons les noms d'hommes éminents tels que l'ingénieur René Caillié, l'historien C. de Bonnemère, le poète Camille Chaigneau, le savant orientaliste et astronome Trémeschini, le philosophe Fauvety, le publiciste de Rappard, l'inspecteur général des Ponts et Chaussées F. Vallès, les écrivains en renom Ch. Lomon et E. Nus, le D^r Chazarain, etc.

A côté des travaux de cette société trouvent également à se produire les théories et les expériences du magnétisme animal et de la médiumnité à incarnation, puis la doctrine de Swedenborg, ce grand initiateur du spiritisme, les études relatives à l'atmisme, à la théosophie, au bouddhisme, au transformisme et, en dernier lieu, à l'occultisme. Des penseurs originaux et sincères sont bien accueillis tels que Alph. Cahagnet et Roustaing. La Société va toujours de l'avant et s'attire quelques critiques auxquelles M. Leymarie répond en ces termes dans la Revue de janvier 1881 :

« Propager la doctrine est notre objectif et nous n'y avons pas failli. Nous eussions pu centraliser tous les efforts à Paris ; nous avons préféré la diffusion générale de nos croyances faite par des personnalités influentes qui, avec de bonnes traductions des œuvres spirites et à l'aide du journalisme porteront dans toutes les contrées de la terre une évolution salubre, humanitaire, que rien ne pourra arrêter. »

La traduction des œuvres d'Allan Kardec dans toutes les langues du monde civilisé se poursuit en même temps que commence, pour continuer avec succès pendant plusieurs années, l'œuvre des conférences.

M. Leymarie est au premier rang de ceux qui vont porter partout et propager notre salubre et réconfortante doctrine. On le voit successivement en France, au nord et au midi, à l'ouest et à l'est ; puis en Belgique, en Italie, en Espagne, toujours infatigable, toujours gai et jeune, toujours simple et modeste.

Il assiste comme délégué au premier congrès spirite tenu à Bruxelles.

En 1888, il est choisi comme un des quatre présidents effectifs du congrès de Barcelone, ce congrès où se produisit ce fait si étrangement nouveau et si émouvant : la lecture d'une adresse de reconnaissance envoyée par un groupe de galériens du bagne de Tarragone, convertis à la foi spirite.

En 1889, M. Leymarie organise le premier congrès spirite de France, mais il s'efface et se borne à accepter la vice-présidence d'une section.

L'administration de la société absorbe de plus en plus son temps. Car, en même temps que les ressources de la société se sont accrues par la libéralité d'un de ses membres, M. Guérin, les difficultés de gérance ont surgi et grandi petit à petit.

De même qu'Allan Kardec, M. Guérin avant de mourir a pris toutes ses précautions pour assurer le bénéfice de sa fortune à la Société scientifique du spiritisme ; mais de sourdes hostilités vont se produire et l'on trouvera des articles de loi pour déchirer ses volontés.

La lutte commence presque au lendemain de la mort de M. Guérin pour ne plus finir. Les procès succèdent aux procès et quand on croit être au bout, quand on croit avoir recouvré au moins la tranquillité, voici le procès des héritiers Kardec qui vient se greffer sur celui des héritiers Guérin, et cela reprend, cela continue tant qu'à la fin, malgré une résistance acharnée et opiniâtre de tous les instants, la société, représentée et administrée par M. Leymarie, succombe.

C'est de cela, c'est de ces luttes sans nom, c'est de cet effondrement de toutes ses espérances qu'a souffert et qu'est mort M. Leymarie. Ceux-là seuls qui l'ont entouré et soutenu jusqu'à la fin peuvent se faire une idée des souffrances physiques et morales qu'il endura.

Cependant jamais il ne se laissa abattre et jamais détourner de son devoir. Au milieu des plus grands ennuis, des plus grands soucis, il continuait vaillamment sa tâche et faisait connaître les travaux et principaux ouvrages des écrivains spiritualistes avec la plupart desquels, il était en rapport, tels que : en France, E. Nus, Fauvety, C. Flammarion, colonel de Rochas, Léon Denis, Ernest Bosc, Papus, D^{rs} Gibier et Baraduc, Mmes Noeggerath et Annie Besant, commandant Courmes, Gabriel Delanne, Strada, etc. ; en Angleterre, R. Wallace, Lodge, Stainton Moses ; en Russie, Alexandre Aksakof ; en Amérique Van der Naillen, en Italie M. Chiaia et le professeur Falcomer.

En 1898, il envoyait à Londres au Congrès international des spiritualistes un travail personnel sur l'*Evolution* et la *Révélation*.

Je ne dois pas omettre qu'il avait donné également dans la *Revue* une grande place aux questions relatives à l'établissement de la paix par l'arbitrage, à l'émancipation de la femme, à l'œuvre des Libérées de Saint-Lazare, et jusqu'à l'étude des animaux, qu'il appelait nos frères inférieurs et auxquels il a consacré lui-même plus d'une intéressante page.

M. Leymarie était le fils de ses œuvres. C'est par sa persévérance dans l'étude, son énergie et sa constance au travail ainsi que par son esprit conciliant et tolérant qu'il sut gagner la confiance d'Allan Kardec et s'attirer les sympathies de la majeure partie des penseurs spiritualistes de son temps.

Sa foi profonde fit de lui un conférencier et un écrivain spirite. Il improvisait ses conférences. Sa parole était chaude, vibrante et faite tout autant de conviction que du désir de convaincre. Quant à ses écrits, ils étaient l'œuvre du premier jet ; la forme y était sacrifiée à la pensée. Ce fut, comme il s'intitula toute sa vie, un publiciste mais un publiciste sérieux, un vulgarisateur acharné, convaincu, un profond et érudit penseur.

Et à côté du penseur il y eut encore l'homme dévoué et serviable à tous, l'homme désintéressé et charitable, l'homme oublieux de l'injure, l'homme d'intérieur aimant profondément sa famille et ses amis, l'homme que ne rebutait aucune tâche, qui acceptait les souffrances physiques et morales comme une épreuve et qui s'enquerraient de celles des autres pour les adoucir et les partager.

Depuis un an notre ami était miné lentement par un mal cruel contre lequel il lutta avec la dernière énergie. Il y a un mois, lorsque la nouvelle du dernier procès perdu lui fut connu, voici ce qu'il nous écrivait :

« Le mieux est de prendre les choses telles qu'elles sont, comme les revê-
« nus que nous donne la vie terrienne, de sourire à ses déboires puisque
« les épreuves sont là nous pressant, mais nous régénérant ».

Ces sentiments il les conservera jusqu'à la fin, en renouvellera et accentuera encore l'expression dans ses dernières volontés. Il mourra à la peine, mais toujours plein de foi et d'espérance, en successeur et en disciple digne du Maître.

Saluons donc ce juste qui disparaît de nos luttes et de nos ténèbres pour monter dans la paix et la lumière, pour continuer plus haut l'œuvre commencée ici-bas et pour grossir la phalange des esprits chargés de préparer les voies à ceux qui restent et qui pleurent, à ceux qui souffrent et qui espèrent.

Au revoir, ami Leymarie, au revoir !

PAUL PUVIS.

Mesdames, Messieurs,

C'est un peu l'ancien secrétaire de la « Société scientifique d'Etudes psychologiques » qui vient apporter ici, en cette heure d'apparente séparation, un tribut de souvenir.

N'est-ce pas le propre de nos études de nous rendre familière l'évocation du passé, de le faire revivre à nos yeux, à notre pensée, à notre cœur, comme s'il était le présent lui-même ? Cette faculté perpétuelle de rajeunissement (dont la suprême expression ne se réalise d'ailleurs pour nous qu'à l'état désincarné, mais dont nous pouvons du moins toujours tenter quelque ébauche, même en restant sur la rive terrienne), cette tendance à faire

refleurir, comme des germes précieusement gardés, les clichés de nos impressions, me ramène tout naturellement à quelques années en arrière, et entre tant de tableaux qui me sollicitent dans le vaste panorama rétrospectif, où réapparaissent, de plus en plus rajeunis, les traits de M. Leymarie, je m'arrête avec une complaisance particulièrement émue devant ceux qui me rappellent la « Société scientifique d'Etudes psychologiques ».

Je revois, à une distance de bien des années déjà, cet organisme de travail, fondé en 1878 par les soins de M. Leymarie, et qui fut en quelque sorte, du moins pour la France, le prototype des diverses sociétés psychologiques ou psychiques qu'on put voir se former par la suite.

Celui qui vient de finir sa journée terrienne après une longue carrière de labeur opiniâtre et de rudes épreuves avait su grouper autour de cette œuvre, largement conçue, les concours les plus éminents, tels que ceux des Charles Fauvety, des Eugène Bonnemière, des François Vallès, des Eugène Nus, des René Caillié. Il avait su faire un faisceau de spirites convaincus et de chercheurs indépendants, réunis par le désir sincère de la vérité et par des sentiments d'estime fraternelle. Et de ce rapprochement d'éléments variés était résultée une magnifique et féconde éclosion. Que de vastes et libres échanges de pensées ! Et aussi que de remarquables phénomènes, que de belles manifestations, parmi lesquelles il m'en est de si chères, dont je garde une profonde reconnaissance à la Société d'Etudes psychologiques et à celui qui en fut la cheville ouvrière, à celui dont nous accompagnons ici la dépouille, dont nous saluons en ce moment l'esprit et la forme éthérée.

Dans toute cette existence de lutte et de travail consacrée à la cause de l'immortalité et à toutes les nobles causes, je n'ai rappelé là, et en termes trop rapides, qu'un fragment, une époque, un épisode. La soudaineté de la triste nouvelle ne me permet que quelques paroles hâtives là où il faudrait le recueillement d'une étude. Mais d'autres diront ce que fut dans son ensemble, dans son assiduité, dans toutes ses manifestations, dans tout son développement, l'œuvre de M. Leymarie. On le verra, toujours hospitalier d'esprit comme de cœur, rattacher en toute occasion la cause spirite aux efforts les plus généreux de toutes les causes humanitaires, avec le concours de sa vaillante compagne et collaboratrice de tous les instants, dont nous partageons l'affliction en ces heures de deuil.

A celle-ci, à sa chère famille, si cruellement éprouvée avec elle malgré l'adoucissement de nos grandes certitudes, nous nous efforçons d'apporter l'atmosphère de toutes nos sympathies, pour qu'aussi elle leur soit un baume. Puisse le concours de nos pensées affectueuses s'unir aux leurs vers le cher disparu et les aider à mieux sentir que la mort n'est la séparation qu'en apparence, et que, suivant la belle parole de Victor Hugo, les morts ne sont pas les absents, mais les invisibles.

Et vous, qui fûtes un lutteur de courage irréductible, vous qui êtes maintenant un désincarné, un esprit, — salut à vous sur le seuil de la vie lumineuse où vous entrez, où tous ceux qui furent vos collaborateurs invisibles viennent vous recevoir en vous dévoilant enfin le rayonnement de leurs visages ; salut à vous, de tout l'élan de nos cœurs !

Oui, salut à vous qui du sein des flammes
Prenez votre essor vers les grands aînés
Dont les corps de feu reflètent les âmes
Et parmi lesquels déjà vous planez ;

Tandis que l'Avril rajeunit la terre
Et que la verdure éclate aux rameaux,
Vous avez jailli, comme d'un cratère,
Vers les clairs printemps des corps aromaux.

Oui, salut à vous ; quand la blonde Flore
Vient ressusciter les lilas défunts,
Vous avez brisé la chair pour éclore
Dans un renouveau de vivants parfums...

La vie, et la vie, et toujours la vie !
Telle est la leçon qu'enseigne la mort.
De la vie encor la mort est suivie :
La chair tombe en poudre, et la vie en sort !

Oui, salut à vous ; l'heure est solennelle !
— Et salut à tous : à vous, les aînés,
Cohorte brillante et si fraternelle
Qui le soutenez et qui l'entraînez !

Du seuil de la terre à vous dans l'espace
Laissez-nous mêler nos voix à vos voix !
Nos fleurs et nos morts, c'est l'Avril qui passe :
Nos morts pour vos cieux, nos fleurs pour nos bois !

Oh ! oui, salut à tous dans une immense aurore !
Soyons, restons unis ; et qu'un fil de clarté
Relie enfin dans un immortel météore
Les morts et les vivants : toute l'Humanité !

J.-CAMILLE CHAIGNEAU.

PAROLES PRONONCÉES PAR LE COMMANDANT COURMES

Directeur de la revue *Théosophique française*, le *Lotus Bleu*.

Je viens apporter les sympathies des théosophes pour la personnalité qui vient de passer de la scène de ce monde.

J'ai été élève d'Allan Kardec, dans ma première jeunesse, et j'ai entendu cette grande intelligence dire, avant sa mort physique, en 1868, que les Spirites pouvaient accueillir les nombreux développements que comportait encore les éléments de connaissance qu'il avait contribué à importer. Ce sont ces paroles qui, quelques années plus tard, lorsque la donnée théosophique est venue apporter ces développements, m'ont permis de les considérer comme une extension naturelle prévue du spiritisme et de me croire toujours l'ami de mes anciens collègues.

J'y avais, du reste, un autre titre encore, puisque les circonstances avaient permis que je contribuassey à sauver les Archives du spiritisme et la statue de son Maître, lors des événements tragiques de 1871, à Paris.

C'est ce que savait pertinemment M. Leymarie, et le pourquoi il a toujours fait fonds avec raison sur mes sentiments les plus sympathiques envers le spiritisme kardéciste.

Je n'ai pas à faire la biographie du défunt que d'autres ont mieux connu que moi.

Je désire seulement me reporter spécialement à quelques-uns des points qui ont marqué sa dernière vie physique.

D'abord, il a souffert pour la cause du spiritisme et a ainsi témoigné en sa faveur. Je veux parler du procès des photographies. La photographie dite spirite est une réalité qu'ont établie, entre autres faits, les constatations du grand publiciste Stead, et particulièrement expliquée les découvertes théosophiques sur la substance éthérique. M. Leymarie fut témoin des premières manifestations *réelles* des phénomènes et les signala dans sa revue. L'opérateur put ensuite tromper sa bonne foi et entraîner dès lors une condamnation judiciaire ; mais P. G. Leymarie avait été doublement victime et il avait droit ainsi aux sympathies qui ne lui furent généralement pas ménagées.

Je veux ensuite parler de la tolérance qui fut toujours l'une des caractéristique du défunt. Cette qualité est une haute vertu, trop rare, chez nous tous, et partant moins appréciée qu'elle ne le devrait. La tolérance est la marque d'un progrès individuel réalisé, car c'est l'une des formes élevées de la bonté éclairée. Or, jamais la *Revue Spirite*, que M. Leymarie a si longtemps dirigée, n'a eu seulement un mot d'aigreur contre ceux qui ne le ménageaient guère, et, jamais non plus, il n'a accueilli, autrement que comme des frères, les dissidents plus ou moins accentués de la donnée

exclusivement kardéciste, théosophe ou autre, qui lui présentaient des articles d'information ou d'union.

A ce titre seul, P. G. Leymarie a déjà bien mérité des penseurs spiritualistes de toutes écoles, et, dans le long voyage de la vie continue, dans le pèlerinage de son âme dont une étape se termine en ce moment, l'on peut dire du Spirite dont nous saluons ici les cendres, mais qui, lui, demeure vivant, *qu'il n'a pas perdu sa journée !*

D. A. COURMES.

Mon cher Leymarie,

Avec vous disparaît encore un vieux militant du spiritisme, que je connaissais depuis près de 40 ans, et dont je tiens à saluer la mémoire.

Par votre situation, par le rôle important que vous étiez appelé à remplir — notamment depuis une trentaine d'années — vous avez été directement mêlé aux luttes et aux discussions suscitées, non seulement par les adversaires de la cause que vous défendiez, mais encore par différentes écoles spiritualistes et même par des adeptes du spiritisme.

Il n'en pouvait être autrement, mais il en est résulté pour vous de nombreuses déceptions ; et ces tristesses se sont ajoutées aux longues et rudes épreuves de votre existence.

Vous avez agi selon votre conscience ici-bas. Dans votre vie nouvelle où les actions apparaissent sous leur vrai jour, où le faillible jugement des hommes n'a pas à intervenir, il vous sera tenu compte du labeur que vous avez accompli dans des circonstances difficiles,

Vous trouverez, je l'espère, dans l'au-delà, avec un repos bien mérité, les satisfactions accordées aux bons Esprits.

A. AUZANNEAU.

LES ORIGINES ET LES GRANDS FAITS

DU SPIRITISME EN AMÉRIQUE

Bien que, suivant toutes probabilités, les manifestations des Esprits soient aussi anciennes que l'Humanité, il est assez logique de ne dater l'ère spirite que du jour où les communications entre la Terre et l'autre Monde ont été assurées d'une façon à la fois régulière et à la portée de tous. C'est en se plaçant à ce point de vue qu'il est juste de dire que le spiritisme a pris naissance en Amérique, et de ne considérer tous les événements spirituels antérieurs à l'année 1848, tels que les visions de Swedenborg, les possédées

de Loudun, les miracles du diacre Paris, et tous les faits étranges qui remplissent les histoires de Cagliostro, de Mesmer et des magnétiseurs, que comme les signes précurseurs et les premières tentatives, restées à l'état d'ébauches isolées, du mouvement qui devait prendre, dans la deuxième moitié du siècle qui vient de finir, un si prodigieux essor.

En France notamment, on est assez porté à faire partir l'origine de ce mouvement de quelques années plus tard, et d'en attribuer tout l'honneur à Allan Kardec. Sans diminuer en aucune façon l'importance considérable de l'édifice élevé par le chef de l'école spiritualiste française, et tout en rendant justice aux qualités de coordination et d'unité de vues que renferment le *Livre des Esprits* et les autres œuvres du maître, ce n'est que se conformer à ses idées, telles qu'il les énonce lui-même dans l'introduction du *Livre des Esprits*, que de rendre à l'Amérique l'honneur de l'initiative qui lui appartient, quand on étudie le phénomène au point de vue historique, qui est surtout le nôtre.

Peu de personnes en France connaissent la littérature spiritualiste étrangère, si riche en faits considérables, en phénomènes du plus haut intérêt, en investigations scientifiquement et sagement conduites. Au point de vue de l'intérêt qui s'y rattache et des méthodes employées, il y a, croyons-nous, d'utiles leçons, dont nous pouvons faire notre profit, et nous pensons être à la fois utiles et agréables à nos lecteurs en leur ouvrant cette mine encore peu explorée.

En ce qui concerne spécialement les débuts du spiritisme, la plupart des auteurs français se sont en général contentés de copier ce qu'en dit Eugène Nus dans son livre *Choses de l'autre Monde*. Nus, lui-même, avait fait des Extraits de l'ouvrage de Mme Emma Hardinge, intitulé *Spiritualisme moderne américain*. Notre intention est de compléter ces Extraits, et de dérouler sous les yeux de nos lecteurs, en puisant largement aux sources américaines, l'histoire si attachante de ces commencements, et des grands phénomènes qui, en quelques années, ont fait la conquête du nouveau monde, et se sont imposés avec une force irrésistible à la conviction des Esprits, les plus sceptiques peut-être, en tous cas les plus méthodiques et les plus défiants, en même temps que les mieux doués et les mieux qualifiés pour se livrer à ce genre de recherches ; tels que les chimistes renommés R. Hare, J. Mapes, le juge Edmonds, le sénateur Tallmadge, le riche négociant Partridge et le diplomate R. Dale Owen.

Nous commençons donc nos emprunts, et notre revue des grands auteurs spiritualistes américains, par l'œuvre d'Emma Hardinge.

ANDREW JACKSON DAVIS

Après avoir fait la très juste observation que rien n'arrive en ce monde

sans avoir été précédé d'une préparation, et avoir montré qu'en ce qui concerne le spiritualisme, cette période de transition est remplie par les magnétiseurs, dont le rôle évident fut d'attirer peu à peu l'attention sur des facultés insoupçonnées de la nature spirituelle de l'homme, tout en préparant des médiums pour les manifestations futures, Emma Hardinge admet encore, en ce qui concerne l'Amérique, un échelon intermédiaire entre les magnétiseurs et les spirites, occupé par un homme isolé, d'un caractère unique, d'un relief puissant, sorte de saint Jean-Baptiste du spiritualisme, qu'elle décrit dans les termes suivants :

« Entre les époques où ces deux grands mouvements se sont déroulés, s'étend un interrègne, rempli par un phénomène humain, qui appartient aux deux, bien qu'il reste isolé et sans rival dans son merveilleux caractère occulte et la nature irrésistible de l'influence qu'il a exercé sur l'humanité. Ce personnage est Andrew Jackson Davis, plus communément appelé « le Voyant de Poughkeepsie ».

A l'âge de quinze ans, le jeune Davis devint célèbre à New-York et dans le Connecticut pour son habileté à diagnostiquer les maladies et à prescrire des remèdes, grâce à une étonnante faculté de clairvoyance. De tempérament chétif et délicat, le jeune guérisseur possédait un degré de culture intuitive qui compensait son absence totale d'éducation, et une aisance mondaine qu'on n'aurait pu attendre de sa très humble origine, car il était le fils et l'apprenti d'un pauvre cordonnier du pays.

Il avait par hasard été magnétisé à quatorze ans par un certain M. Livingston, de Poughkeepsie, qui, découvrant que le garçon cordonnier possédait d'étonnants pouvoirs de clairvoyance et un don extraordinaire pour guérir les maladies, le retira de son échoppe et se l'associa. Finalement l'opérateur et le sujet se mirent à voyager et à pratiquer de conserve, pour le plus grand bien du monde et avec un succès ininterrompu.

Depuis que le hasard avait découvert à M. Livingston les dons merveilleux du jeune Davis, le temps de ce dernier avait été si bien employé que, ni à ce moment, ni à aucune époque de sa carrière, il ne put trouver le loisir d'ajouter un iota au maigre bagage de son instruction villageoise. L'humble rang, les moyens limités de ses parents avaient privé le jeune Davis de toute chance de culture, sauf pendant cinq mois, où il avait fréquenté l'école du village et les rudes paysans des districts arriérés. La célébrité extraordinaire à laquelle il est parvenu a rendu publics les moindres détails de son enfance ; il est donc parfaitement avéré que sa plus haute science, à l'époque de ce qu'on peut appeler son illumination spirituelle, se bornait à savoir lire, écrire et compter passablement, et toute sa littérature se résumait en un conte appelé : « les trois Espagnols ».

M. Davis avait dix-huit ans quand il annonça au cercle d'admirateurs

qu'intéressait sa clairvoyance qu'il allait être l'instrument d'une phase nouvelle et étonnante de pouvoir spirituel, commençant par une série de conférences, appelées à produire un effet considérable sur le monde scientifique et sur les opinions religieuses de l'humanité.

En exécution de cette prophétie, M. Davis commença le cours de ses conférences, et choisit pour son magnétiseur le Dr Lyon, de Bridgeport, pour secrétaire le Rev. William Fishbough, et pour témoins spéciaux le Rev. Y. N. Parker, R. Lapham, Esq, et le Dr L. Smith, de New-York.

En outre, plusieurs autres personnes de haute situation ou de connaissances étendues en littérature et en science étaient invitées de temps en temps à assister à ces conférences. C'est ainsi que fut produit le vaste entassement de connaissances littéraires, scientifiques, philosophiques et historiques, intitulé : *Divines Révélations de la Nature*. Le caractère merveilleux de cette œuvre, émanant d'une personne si complètement incapable de la produire dans les circonstances ordinaires, excita le plus profond étonnement dans toutes les classes de la société.

Les *Révélations* furent bientôt suivies de *La Grande Harmonie*, *Penetrolia*, *l'Age présent*, et *la Vie intérieure*. D'autres volumineuses productions encore, jointes aux conférences de M. Davis, à ses travaux d'éditeur, aux associations qu'il groupa et à sa large influence personnelle, ont effectué une révolution complète dans les esprits d'une classe nombreuse de penseurs des Etats-Unis, appelés *les avocats de la philosophie harmonique* ; et cette révolution doit incontestablement son origine au pauvre garçon cordonnier. Même dès l'âge de 18 ans, époque des premières révélations, la remarquable faculté de M. Davis comme clairvoyant médical, ainsi que l'extrême pureté de sa vie et la modestie de ses manières, avaient attiré autour de lui un cercle de personnes distinguées qui devinrent ses amis chaleureux. M. James Victor Wilson, de New-Orléans, bien connu pour ses travaux littéraires et auteur d'un excellent traité de magnétisme, dit en parlant de ces premières conférences :

« Le monde connaîtra bientôt par M. Davis le triomphe de la clairvoyance et ce sera une grande surprise. Au cours de l'année passée, cet aimable jeune homme, sans éducation, sans préparation, a dicté jour par jour un livre extraordinaire, bien conçu, bien lié, traitant de toutes les grandes questions de l'époque, des sciences physiques, de la Nature dans toutes ses ramifications infinies, de l'homme dans ses innombrables modes d'existence, de Dieu dans l'abîme insondable de son amour, de sa sagesse et de sa puissance...

« Des milliers de personnes qui l'ont vu dans ses examens médicaux ou dans ses exposés scientifiques, témoignent de l'étonnante élévation d'esprit possédée par M. Davis dans son état anormal.

« Les deux nouvelles planètes, récemment découvertes, avaient été décrites dans les manuscrits de Davis, il y a quatorze mois, les 15 et 16 mars 1846. »

Peu après le début de ses conférences, l'appartement de M. Davis, à New-York City, fut ouvert au public pour les examens médicaux. Les manuscrits furent alors souvent soumis à l'investigation des plus hautes intelligences du pays, qui s'assurèrent, de la façon la plus approfondie, de l'impossibilité qu'il ait jamais pu acquérir les connaissances dont il faisait preuve dans son état anormal. Le résultat le plus clair de la vie de ce personnage phénoménal fut la démonstration de la clairvoyance, et la glorieuse révélation que l'âme de l'homme pouvait communiquer spirituellement avec les Esprits de l'autre monde, comme avec ceux de celui-ci, et aspirer à acquérir des connaissances s'étendant bien au-delà de la sphère terrestre. Ce dernier point fut cependant discuté, et on fit une grande dépense de raisonnements pour essayer de prouver que le cas du jeune Davis, et toutes les révélations sorties de ses lèvres, n'étaient qu'un effet réflexe de l'intelligence d'hommes vivants sur la terre, ou des idées stéréotypées dans leurs livres, et que les dons du voyant se bornaient à les percevoir. Il était très agréable sans doute pour l'égoïsme de certains individus de penser que le clairvoyant avait puisé ses remarquables révélations dans leur haute intelligence, et ils étaient assez disposés à se reconnaître les victimes de cette originale piraterie mentale, pour s'approprier le mérite d'une philosophie intelligente expliquant le fameux problème des interventions surhumaines; mais si beaucoup d'écrits de M. Davis prouvent la clairvoyance humaine, il y a aussi une large part de sujets originaux qui ne peuvent s'expliquer qu'en admettant l'hypothèse de la perception du monde suprasensuel, et d'une inspiration provenant d'intelligences surhumaines.

En outre il y a, avec le témoignage d'autres illuminés, des points de coïncidence qui ne doivent pas être perdus de vue. En admettant que la lucidité et l'inspiration de M. Davis aient été sans égales, il ne fut pas le seul clairvoyant, même de son temps. Les divers sujets magnétiques, qui abondèrent dans cette période, faisaient preuve non seulement de conditions très élevées et de remarquables facultés de perception interne, mais ils embarrassaient fort leurs opérateurs en parlant souvent des « Esprits », en déclarant qu'il conversaient avec les « Morts », qu'ils les voyaient en vie, entrant dans leurs habitations, et décrivant les demeures ou « sphères » dans lesquelles ils résidaient.

Tout cela était contraire à l'expérience des magnétiseurs, par conséquent ils déclaraient que cela ne pouvait être un effet réflexe de leurs opinions; et comme ces divagations inexplicables des somnanbules semblaient s'accroître, des chercheurs considérés et consciencieux commencèrent à les rapprocher

des envolées surprenantes du jeune Davis, et à penser que l'esprit libéré, en état de « sommeil éveillé », peut bien passer dans une condition d'existence d'une nature supérieure aux sens, qui le place dans un monde supranormal.

Comme, de plus, les pouvoirs transcendants de M. Davis semblaient résumer toutes les merveilles du magnétisme, tous les adversaires matérialistes fondirent pêle-mêle sur lui comme sur le représentant de ce spiritualisme néfaste. Le monde anti-spirituel sembla croire, comme Néron, que d'un seul coup il pourrait frapper tout ce qui le gênait, ces forces occultes qui faisaient outrage à leur matérialisme et à leurs vues étroites ; le voyant de Poughkeepsie gagna donc sa réputation en devenant la cible des traits de toutes sortes que les abus, le ridicule, la calomnie, l'ignorance et les préjugés purent lui décocher....

LES SHAKERS

« Il y a quelques années, l'auteur étant en tournée de conférences dans le voisinage d'un grand village de la communauté connue sous le nom des « Shakers », reçut la visite de plusieurs d'entre eux, qui voulaient lui communiquer certains faits qu'ils croyaient utile qu'elle connût dans l'intérêt de la vérité. Un Shaker, homme remarquable par ses talents littéraires et l'intégrité de son caractère, lui lut un document, racontant, disait-il, la visite spéciale des « Esprits Gardiens », qui sont en relation constante avec les membres de cette société. Il paraît que les manifestations de la présence spirituelle par des coups, des mouvements de meubles, des visions, des transes, la clairaudience, la clairvoyance, ont été fréquentes chez les Shakers depuis le temps de leur fondation, il y a environ soixante-dix ans ; mais la visite particulière sur laquelle les visiteurs désiraient appeler mon attention, eut lieu vers 1830, où une multitude d'êtres spirituels indiquèrent, par des phénomènes variés et avec les signes les plus solennels et les plus certains de leur présence, l'approche de la grande crise spirituelle, dans laquelle ils projetaient de retirer pour un temps aux Shakers les dons spéciaux dont ils jouissaient et de les verser en flots puissants sur le monde qui, pour la réalisation de certain plan divin, vaguement indiqué, devait être l'objet de signes étonnants et inattendus de la présence des Esprits.

Le commencement de la nouvelle ère promise devait être inauguré par une extraordinaire découverte de richesses matérielles aussi bien que spirituelles. On devait bientôt trouver sur la terre des « Mines de Trésors », tandis que des flots de lumière spirituelle devaient descendre du ciel. Ces deux événements, prédisait-on, devaient arriver en 1848 et se continuer jusqu'en 1870, où de nouvelles démonstrations matérielles et spirituelles devaient proclamer l'inauguration d'une autre ère. L'auteur a vu le compte

rendu de cette visite spirituelle, ainsi que les détails de cette communication, dûment attestés par de nombreux témoins et portant les dates de 1829 et 1830. Ce document ajoutait que les Shakers, craignant que leurs chers « Anges gardiens » ne vinssent à les quitter pour toujours, pleurèrent avec une telle abondance, que le sol était arrosé de leurs larmes. L'authenticité et la date de cette prophétie ont été confirmées par de nombreuses communications des autres communautés de Shakers, et, en outre, nous appelons l'attention sur ce fait que la découverte de l'or en Californie et l'avènement du spiritualisme par les « Knockings de Rochester » se sont produits en 1847-1848.

LES MANIFESTATIONS D'HYDESVILLE.

« Les bruits étranges et les prétendues apparitions de morts n'ont pas été particuliers à la maison d'Hydesville, habitée par les Fox, et l'aura, au moyen de laquelle les Esprits ont pu manifester leur présence, n'a pas été un attribut de cette seule famille. En d'autres temps et en d'autres pays les manifestations spirituelles, coups, mouvements de corps pesants, et tous les phénomènes inexplicables constatés à Hydesville ont étonné les habitants d'autres localités. Bien que ces manifestations fantastiques aient dépassé, en particulier dans la maison du Dr Phelps, à Stratford, comme puissance et persistance, tous les autres faits similaires, leur nature n'en était pas moins déjà bien connue de tous ceux qui avaient examiné le sujet des maisons hantées et des « Poltergeist » allemands. Mais ce qui caractérise scientifiquement le mouvement spirituel américain, c'est la première tentative de télégraphie, commencée à Hydesville et poursuivie à Rochester. C'est donc en toute justice que nous donnons une attention toute spéciale à cette manifestation. Dès les premiers essais de télégraphie spirituelle, dans lesquels les êtres invisibles purent dicter des messages de quelque importance, ils annoncèrent que cette méthode de communication était organisée par des Esprits scientifiques, qu'elle dépendait surtout des conditions magnétiques humaines et atmosphériques, et qu'elle aboutirait à une science, par laquelle les Esprits, opérant sur la matière, pourraient établir des relations plus intimes entre les mondes matériels et spirituels.

Ils parlèrent de la maison d'Hydesville comme particulièrement appropriée à leur dessein, par ce fait qu'elle était chargée de l'aura requise pour constituer une batterie télégraphique, la famille Fox possédant ce don.

Ils appelèrent cette aura « le principe de vie ». Cette force, quand elle existe en abondance dans une personne ou dans un lieu constitue, un « médium » ou moyen par lequel les Esprits peuvent communiquer.....

La scène des manifestations qui vont suivre consiste en une petite maison de bois, dans le petit village d'Hydesville, comté de Wayne, New-York.

L'endroit, n'étant pas directement accessible par chemin de fer, était solitaire, et dépourvu de ces indices de progrès que la locomotive laisse généralement sur son parcours. C'était donc la dernière place où une scène de fraude ou de supercherie pouvait trouver motif ou possibilité de réussite. La famille qui fut si extraordinairement mêlée au phénomène était digne et honnête. Sa petite demeure, bien petite et simplement meublée, ne permettait nullement l'organisation de mécanisme secrets ; une piété sincère, une agreste simplicité y résidaient seules. Tous ceux qui ont connu les Fox portent témoignage du caractère irréprochable de la mère, maintenant heureusement retirée de la scène de ses terribles épreuves terrestres, et de l'honnêteté des braves fermiers, l'un le père, l'autre le frère de celles qui sont devenues si fameuses sous le nom des « Frappeuses de Rochester ». A l'époque des manifestations la maison était occupée par M. et Mme Fox, e leurs deux plus jeunes enfants, Margaretta et Catharine, qui, d'après leur mère, avaient 15 et 12 ans.

Ces détails, tout insignifiants qu'ils puissent paraître, sont dus en bonne justice à cette famille et à la postérité. Quand l'avenir de cet étonnant mouvement appartiendra à l'histoire et que l'ancienneté, sinon le respect des vérités spirituelles, fera suivre à l'humanité l'exemple du passé et considérer ces récits comme sacrés, les noms qui sont maintenant plongés dans l'obscurité et voilés par la calomnie seront trouvés dignes d'être gravés dans le marbre et dans le bronze, et des incidents considérés comme de trop peu d'importance seront révéérés comme « Ecriture sainte ». Ces changements de fortune et de temps sont déjà arrivés. Ils arriveront encore s'il est vrai que l'histoire se repète (1).

LES PREMIERS OCCUPANTS DE LA MAISON D'HYDEVILLE.

Dans un récit publié dès les premières investigations auxquelles cette maison donna lieu, et intitulé : « Rapport sur les bruits mystérieux, etc. » nous voyons que quelques troubles avaient affecté les prédécesseurs de la famille Fox.

On n'avait rien remarqué avant le séjour de M. et Mme X. qui, suivant Lucretia P., jeune fille habitant avec eux, occupèrent quelque temps la maison, pendant l'hiver de 1843-4. Mlle P. dans une déposition qu'elle fit au cours des recherches, raconta qu'une après-midi, un colporteur, âgé d'environ trente ans, vêtu d'une veste noire, d'un pantalon clair et d'un chapeau, et

(1) L'histoire se répète toujours, car les mêmes causes ont toujours des résultats analogues. Cinquante-trois ans sont écoulés depuis les événements rapportés par Emma Hardinge et ces événements sont entrés dans le domaine de l'histoire ; et si, comme nous l'espérons, nos lecteurs prennent intérêt aux moindres détails de ce récit, ce sera la justification complète de la prophétie de l'auteur du *Spiritualisme moderne*, et de l'utilité de faire revivre ces grands souvenirs.

portant avec lui un ballot de marchandises était venu trouver Mme X., qui avait semblé le reconnaître. Peu après, Mme X. avait appelé Mlle P. et, à sa grande surprise lui avait dit qu'elle ne pensait pas la garder plus longtemps chez elle, et que comme cette dame devait aller à Lock-Berlin cette après-midi, elles partiraient ensemble. Mlle P. y consentit, mais avant son départ elle examina, dans le paquet du colporteur, une pièce de lainage pour robe, et dit à l'homme de la porter chez son père le lendemain. Il promit de le faire, mais depuis, elle ne le revit plus. Mme X. et Lucretia quittèrent donc la maison, où elles laissèrent le colporteur avec M. X. Il semblait probable qu'ils passeraient ensemble la journée.

Trois jours après, Mme X. envoya chercher Lucretia P. chez elle, lui demandant de venir reprendre son ancienne place. C'est à partir de cette époque que Lucretia P. commença à entendre des coups dans la chambre à coucher. Un jour que ses maîtres étaient allés à Lock-Berlin, elle envoya chercher son petit frère et une de ses amies, nommée Aurélia, pour lui tenir compagnie pendant la nuit. Ces enfants entendirent distinctement des bruits qui ressemblaient, disaient-elles, aux pas d'un homme qui irait de la chambre à coucher à l'office, descendrait l'escalier de la cave, et après avoir parcouru quelques mètres, s'arrêterait subitement.

Elles furent très effrayées et dormirent à peine le reste de la nuit. Dans le « Rapport sur les bruits mystérieux », Mme P. mère de Lucretia, qui habitait dans le voisinage, dépose qu'étant allé voir un jour Mme X. après les événements précédents, elle la trouva malade de n'avoir pu dormir la nuit précédente. Elle lui en demanda la cause, et Mme X. déclara qu'elle était souffrante, et qu'elle avait entendu un homme marcher dans la maison pendant toute la nuit. Elle répéta souvent par la suite cette affirmation.

Une semaine environ après la visite du colporteur, Lucretia, ayant occasion de descendre à la cave, trébucha, et tomba sur de la terre molle. Sentant là quelque chose d'inaccoutumé elle cria à l'aide, et quand Mme P. accourut, elle lui demanda ce que M. X. avait fait dans la cave. Mme X. répondit que c'était des trous de rats, et le témoin rapporte que quelques nuits après, M. X. resta longtemps dans la cave, occuper à boucher les trous de rats avec de la terre qu'il avait apporté lui-même.

La maison, comme il a été dit, était une humble chaumière, comprenant deux chambres de bonne dimension et communiquant à une chambre à coucher, un office ou garde-manger s'ouvrant sur l'une des chambres, et, entre l'office et la chambre à coucher, un escalier conduisant à la cave et au grenier. Il semble que les habitants précédents n'y remarquèrent jamais de bruits inaccoutumés ; mais quelques mois après les événements indiqués ci-dessus, la maison était occupée par un M. Michael Weekman, qui témoigne

de la manière suivante, comme il est rapporté dans le récit publié sur les bruits spirituels d'Hydesville, par le Dr Campbell.

« La première histoire bien vérifiée que nous possédions de bruits inexplicables, dit le docteur, est celle d'une maison occupée par M. Michael Weekman, dans un petit village nommé Hydesville, commune d'Arcadia, comté de Wayne. M. Weekman habita cette maison pendant dix-huit mois, et la quitta en 1847. Voici en substance ce qu'il raconte :

« Un soir, au moment d'aller se coucher, il entendit frapper à la porte extérieure, et, contrairement à son habitude, au lieu de dire familièrement : entrez, il alla à la porte et l'ouvrit. Il ne doutait pas d'y trouver la personne qui voulait entrer, mais, à sa grande surprise, il ne trouva personne. Il rentra et se déshabilla ; quand, au moment de se mettre au lit, il entendit un autre coup à la porte, fort et distinct. Rapidement il y courut, ouvrit, mais, comme précédemment, il ne trouva personne. Il sortit et regarda dehors, supposant que quelqu'un voulait lui faire une farce. Il ne découvrit rien et rentra chez lui. Peu après le bruit se reproduisit. Il se leva, et resta la main sur le loquet, pour être prêt à surprendre l'importun qui employait ce moyen pour le déranger. Le bruit se répéta. Brusquement, il ouvrit la porte, mais ne vit personne. Il dit avoir parfaitement senti la vibration du coup sur la porte. Aussitôt la porte ouverte, il s'élança dehors, et fit le tour de la maison. Il ne vit rien. Les siens ne voulurent plus le laisser sortir, de crainte de mauvaises rencontres. Ce bruit est toujours resté un mystère pour lui, mais ne s'étant pas renouvelé, cet incident sortit de son esprit et le souvenir ne lui en revint que quand des faits analogues le lui rappelèrent par la suite.

« Un jour ils furent dérangés par une manifestation d'une nature différente, et qui serait difficilement croyable si les faits n'avaient prouvé que les événements sont communs dans les familles où l'on entend des manifestations. Une nuit, leur petite fille, alors âgée de 8 ans, se mit à pousser des cris de terreur. La famille, alarmée, accourut à son appel. Il était à peu près minuit. L'enfant leur dit qu'une main s'était promenée sur son visage et sur son corps, qu'elle l'avait sentie sur le lit et sur elle, mais qu'elle n'avait eu bien peur qu'en la sentant sur sa figure. Cette main était froide. L'enfant avait été si effrayée qu'elle resta longtemps avant de pouvoir donner la cause de son épouvante. Il fallut plusieurs jours pour la décider à recoucher dans la même chambre... »

(à suivre)

Trad. par G. BÉRA.

RÉINCARNATION ET SCIENCE

par le professeur C. DAWBARN.

L'EGO N'EST PAS MOLECULAIRE

Le travail automatique accompli dans l'organisme par l'esprit qui domine certains organes et certaines fonctions, semble distinct de la puissance de pensée sur laquelle est basée la vraie nature de l'homme. Cette dernière est centrale et autocratique; c'est l'expression d'un ego qui s'impatiente de l'intervention d'une autre volonté. C'est ce que nous sommes à même de reconnaître quand nous parlons de l'hypnotisme et de la médiumnité comme étant des forces anormales.

Soumettre cet ego à une autre volonté, sauf pour un intervalle de temps très limité, c'est nuire au développement de soi-même ainsi qu'il est constaté par les esprits et par les mortels. Mais, remarquons que cet ego n'est pas un groupe moléculaire composé d'atomes. S'il en était ainsi, de même que toute autre molécule, il serait divisible et son identité pourrait être détruite. De plus, il ressort des recherches faites par la science, que toutes les molécules et leurs composés tôt ou tard se séparent. De l'objet le plus infime jusqu'au soleil, la loi veut que ce soit la force d'attraction qui domine et fasse naître la forme, en premier lieu; et qu'ensuite vienne la force de répulsion qui réclame ses droits et dissout la forme. C'est dans cette loi même que se trouve pour l'humanité, l'importance du fait du retour des esprits.

Le savant, ayant démontré la vérité du principe général de l'attraction et de la répulsion, on a fait l'application à l'homme ainsi qu'aux planètes. Laissant dans la tombe ceux qui lui étaient chers, il a cherché dans la philosophie de la loi universelle la consolation que ses sens et son esprit d'analyse sont susceptibles d'y trouver.

La communication des esprits avec les vivants sont venus le convaincre du fait que l'homme a plus d'une naissance. D'après cette loi, l'homme qui apparaissait au savant comme étant mort, entre dans un nouveau présent qui est lié à son passé et qui ouvre devant lui un avenir à jamais inconnu. C'est là une question de fait autant que ces investigations actuelles, quoique exigeant d'autres instruments et des conditions d'examen différentes de celles de ses expériences de laboratoire.

L'EGO EST INDESTRUCTIBLE

La question se trouve ainsi ramenée à chercher comment et pourquoi l'ego humain ou tout autre ego peut prétendre à une seconde naissance,

quand la forme qui l'animait et le contrôlait a été détruite. Nous trouvons la réponse dans le fait scientifique que chaque forme est composée de molécules, lesquelles selon la loi universelle, perdent leur forme existante ; et c'est en cela que consiste la démonstration logique que l'égo n'est pas un composé moléculaire, car il survit à la destruction de la forme. En d'autres termes, l'égo survit à la mort parce qu'il est lui-même un atome indestructible. Dans toutes les transformations de la vie, l'égo demeure invariable, parce qu'il est un atome et non une molécule. Les transformations de l'atome ne peuvent avoir lieu qu'à l'aide de sa force inhérente d'attraction et de répulsion à l'égard d'autres atomes. Nous sommes donc, ainsi de nouveau, ramenés à considérer les manifestations de l'égo dans l'homme lesquelles nous avons désignées sous le nom de « puissance de pensée ».

La pensée est l'activité de la personnalité de l'égo qui ne se manifeste, pour autant que nous pouvons en juger, que par la force d'attraction et de répulsion. Chaque pensée attire à elle certains atomes et en repousse d'autres. Dès qu'un atome est attiré vers un égo, nous obtenons une molécule ou forme, laquelle comme nous le savons, est susceptible d'être divisée par le pouvoir de la science. Si les atomes ainsi attirés sont en harmonie l'un avec l'autre, la forme qui en résulte ressent tous les bienfaits de cette union que nous qualifions d'état de santé et de bonheur ; mais si quelques-uns des atomes ainsi attirés sont en désaccord, en opposition avec d'autres atomes, un état morbide en est la conséquence. Et que ce soit sur le plan mental, physique ou spirituel, tout dépend de l'espèce d'atomes attirés par l'égo. Ainsi donc, la pensée attire continuellement à elle des atomes et elle en repousse d'autres.

Si elle attire les atomes qui sont favorables à la forme, sur le plan mental, il en résulte du bonheur ; si c'est le contraire, c'est un état de malheur qui en est la conséquence. En outre, si cette loi agit dans le plan spirituel de la conscience humaine, nous nous trouvons en présence de ce que le savant appelle l'homme subliminal ou sous-conscient, qui n'est toutefois qu'un fragment de l'esprit réel ; c'est ce qu'il a démontré dans ses recherches. Sur tous les plans les choses se passent de même ; l'harmonie donne naissance au développement de la forme et la discorde conduit à sa destruction.

Il a été démontré par l'expérience, que les pensées d'amour, de bien et de paix produisent chez tous une telle puissance d'harmonie que la forme se trouve dans les meilleures conditions pour sa persistance ; tandis que celles qui sont l'expression de l'égoïsme, de la haine, de l'envie et du sensualisme sont les émanations du principe réulsif et conséquemment tendent à diviser la forme des atomes.

Nous pouvons déduire de ce qui précède une conséquence logique, c'est que s'il était possible de maintenir l'harmonie dans tous ses détails, la forme

continuerait d'exister indéfiniment. Même sur le plan mortel, aucune période de temps, de soixante, de cent ou d'un plus grand nombre d'années ne parviendrait à dissoudre une forme quelconque qui n'attirerait à elle que les atomes qui lui sont sympathiques.

Ce que nous appelons la mort devrait cesser d'être, parce que dans ce cas rien ne serait repoussé que ce qui est nuisible à l'organisme. L'investigateur remarquera en passant, que la mort est le résultat des épreuves subies par l'ego, durant sa vie terrestre. Celui-ci apprend à attirer vers lui tout ce qui est favorable à son bonheur et à repousser tout ce qui lui est nuisible. Toutefois, son instruction est encore bien loin d'être complète ; et c'est pourquoi, tant que la pensée ne sera pas devenue suprême et toute d'harmonie, le rêve chéri de ceux qui cherchent une immortalité terrestre ne sera toujours, en réalité, qu'un rêve et rien de plus.

LA PERSONNALITÉ DE L'HOMME

La forme vivante de l'homme sur terre constitue ce qu'on nomme « sa personnalité », laquelle renferme en elle quelque chose de plus que les molécules que le savant réduit en sels, en minéraux et en gaz.

Les souvenirs et les connaissances issues de l'énergie attractive de l'ego s'unissent en molécules d'atome qui sont au-delà de la portée mentale de l'homme de science terrestre. Pourtant, ce sont nécessairement aussi des formes, soumises à la même loi d'attraction et de répulsion, mais sur un plan supérieur à celui du plan physique, connu sous le nom de matériel. Conséquemment, la mort ou la dissolution de la matière, ne les touche en rien. La personnalité est aussi vivante que jamais, car ses souvenirs et ses connaissances acquises ne peuvent être exprimées par la forme moléculaire qu'on appelle « homme mortel ».

Mais la loi persiste, car elle est suprême. Il faut que cette personnalité attire à elle tout ce qui est harmonieux ou bien il faut qu'elle cesse d'exister. Si, au contraire, elle se développe avec des éléments discordants, alors fatalement, comme la forme terrestre, elle doit se désintégrer. Il peut se faire, cependant, que cette transformation soit si lente que la personnalité résiste pendant une longue période de temps, cela dépend de la force discordante. A ce point de notre étude, nous avons atteint la limite où, si c'était possible, nous devrions nous trouver en présence de la loi de réincarnation, si telle était, en vérité, une loi naturelle. Mais, en envisageant, la question au point de vue scientifique, nous ne voyons aucune raison, aucune possibilité d'un pareil changement de forme dans la loi de la nature. L'ego qui s'est dégagé de sa forme terrestre est tout autant une personne qu'avant sa séparation, attendu que sa forme physique n'a jamais été une personnalité. Les souvenirs et ses connaissances acquises sont, comme ils l'étaient avant, dans un

état d'existence subliminale active. Sa personnalité-esprit continue à attirer et à repousser de même et sous la même loi, avec la certitude d'obtenir les mêmes résultats. Si l'ego est capable d'attirer à lui ce qui est harmonieux, sa personnalité persistera; dans le cas contraire, sa personnalité doit disparaître tôt ou tard; et retournera alors à son point de départ primitif peut-être encore pour un nouveau cycle, mais pour autant que nous sommes capables d'en juger, sans aucune possibilité de se réincarner dans la vie terrestre, si ce n'est comme une personnalité autre et distincte.

L'AVENIR DE L'HOMME.

Quoique les connaissances que nous avons acquises concernant les communications des esprits paraissent démontrer qu'un grand nombre d'intelligences appartiennent à cette classe de personnalités qui se désagrègent lentement, il y a d'abondantes évidences qu'il en existe des myriades qui sont douées d'un pouvoir d'attraction, tel qu'ils repoussent tout ce [qui leur est nuisible. Il n'y a dans ce cas aucun champ ouvert, aucune nécessité pour la réincarnation. Ces esprits ne s'aiment pas eux-mêmes, mais d'autres. Chaque pensée est devenue harmonieuse jusqu'à ce que son pouvoir individuel comme Ego, d'où l'attraction elle-même a évolué, réunisse toutes les forces de la nature en une activité créatrice, soumise à sa volonté.

Alors, l'harmonie est devenue suprême. L'immortalité n'est en elle-même que la persistance d'une personnalité qui peut être reconnue après qu'une forme primitive a été dissoute pour faire place à une autre. Ainsi, le papillon est une chenille immortelle. Si la forme qui subsiste se dissolvait, l'immortalité cesserait d'être. L'existence éternelle, comme personnalité, est une tout autre chose. Elle dépend de cette grande force d'attraction, qui constitue le bonheur, et de répulsion qui est nuisible. Celui qui est capable d'atteindre ce but devient un monarque de l'univers parce qu'il a acquis la sagesse qui est l'amour en activité d'harmonie.

Tel est, sans aucun doute, l'avenir de l'homme, en relation avec la communion des esprits, examiné au point de vue scientifique. Si j'ai réussi à faire de mes croyances un exposé lucide, le lecteur aura pu comprendre qu'il n'y, a dans mon esprit, aucune place, ni pour la réincarnation, ni pour une divinité orthodoxe. Je ne sais que trop bien que le ciel et l'enfer appartiennent à celui qui veut se l'approprier. La vie terrestre, si tristement remplie d'infortunes, ne manifeste aucune finalité. Si l'Ego humain aspire vers l'idéal le plus noble et le plus élevé, tôt ou tard il arrivera au point culminant, qu'elles qu'aient été ses épreuves physiques et mentales durant son existence mortelle. Cette doctrine peut, comme je le crois et me suis efforcé de le démontrer, être prouvée par des faits naturels découverts et enregis-

trés par les savants, quand on l'envisage au point de vue de la communion des esprits avec les mortels. J'ai démontré de même antérieurement que tout enseignement qui est basé « sur ce que disent les esprits » sera toujours incertain, confus et en grande partie trompeur, eu égard à l'impossibilité d'obtenir un échange parfait entre les deux états d'existence.

SAN LEANDRO.

OBJECTIONS AUX DOGMES DE LA RÉINCARNATION ET DE LA RÉINCORPORATION

Par le professeur LOCKWOOD de Chicago.

Le professeur Lockwood dont il est fait mention pour la première fois dans notre revue est un savant d'une grande valeur et jouit aux Etats-Unis d'une réputation justement acquise, par les diverses œuvres de science qu'il y a publiées. Je ne crois pouvoir mieux le faire connaître aux lecteurs qu'en reproduisant le témoignage d'estime et de reconnaissance que lui ont rendu les membres de « L'Union progressiste des femmes » et du « Club spiritophilosophique » de Brooklyn, à la clôture d'une série de conférences qu'il leur avait données.

« La philosophie spirituelle du professeur Lockwood a ouvert à chacun des auditeurs des vues nouvelles et correctes sur les transformations cosmiques de ce monde. Ses théories sur les modes invisibles du mouvement, la corrélation des forces matérielles et spirituelles de la nature sont une unité ; qu'il n'existe que des manifestations de principes et non des lois, et que l'état actuel de la nature est le résultat de l'évolution et non de la création. Ses conférences sur la mythologie, la télégraphie sans fil, les rayons X et l'embryologie sont d'un intérêt puissant pour l'étude et ouvrent un champ de données de la plus grande importance, quand elles sont appliquées scientifiquement à l'évolution humaine. »

Nous extrayons d'un opuscule sur les dogmes de la réincarnation écrit par le professeur, les passages les plus saillants donnant les arguments sur lesquels est fondée sa controverse.

— L'histoire traditionnelle, dit le professeur, attribue à l'Inde trois ères ou époques distinctes connues sous le nom de védique, épique et puranique. Comme ces époques se sont mêlées l'une dans l'autre, à la suite de plusieurs siècles d'évolution, il est impossible d'indiquer d'une manière précise, le commencement de chacune d'elles. Cependant, l'histoire et la mythologie s'accordent à reconnaître que l'ère védique était essentiellement consacrée à l'adoration de la nature et à l'observation des phénomènes cosmiques.

Cette vérité est rendue évidente par les prières que les Indous adressaient aux dieux de la pluie, des brouillards, du soleil, des fleuves, du feu, de la plante soma et de maints autres attributs de la nature représentant en tout, environ 33 dieux. Les hymnes védiques semblent avoir pris naissance avec

la branche indienne de la race aryenne, tandis que ceux des Rig-Vedas sont un ressouvenir de l'établissement primitif arien dans le Punjalo.

Il convient de rappeler ici que l'ère védique d'adoration de la nature était la religion de l'Inde, plusieurs siècles avant qu'elle se mêlât au Brahmanisme ou avant l'avènement du Bouddhisme. Le dieu « Rudra », qu'on adorait comme étant « le dieu de la tempête », dans l'ère védique, devint plus tard le troisième dieu de la triade indoue, ou Siva, le destructeur. Vishnou, le dieu du soleil et la deuxième personne de la triade, n'était connu que comme la divinité du « ciel étoilé » ; tandis que Brahma, la première personne ou Créateur, n'avait pas d'existence séparée dans les hymnes védiques. La doctrine de la transmigration y était inconnue, de même que les castes telles qu'elles sont désignées de nos jours. Dans chaque famille, le père était le prêtre du cercle domestique et comme l'écriture y était inconnue également, le père enseignait à son fils, outre les prières et les liturgies, la manière de conduire les sacrifices dans les tribus. La famille qui parvenait à apprendre par cœur les diverses formules religieuses, devint propriétaire héréditaire et chef des cérémonies requises pour les offrandes solennelles faites aux dieux. C'est avec les cartes que l'on vit surgir le clergé et avec lui les dissensions, les luttes, la servitude mentale, la superstition, la spéculation et l'effusion du sang. C'est aussi avec les prêtres que les poèmes épiques prirent leur origine. Mais, avant que l'ère épique se fût établie dans l'Inde, les Brahmanes avaient succédé aux Aryens, cette faction qui avait composé plusieurs des hymnes védiques ; et avec le Brahmane, vint le Brahmanisme sous ses formes variées de pensée.

Avec le Brahmanisme et les écrivains de la période épique vint le changement des noms, des divinités de la période védique, aryenne, Indria, Agni et Rudra, dans ceux comprises dans la triade indoue mentionnés ci-dessus. Avec les prêtres de la période épique naquit la licence poétique, qui produisit le changement de l'idéal des principes créateurs de la nature en dieux anthropomorphes. Enfin avec l'idéal des dieux anthropomorphes, il y eut encore plus de licence et de prétention dogmatique.

Les méditations fantaisistes du prêtre-poète revêtirent ces dieux du pouvoir, de se transformer en un animal quelconque : soit oiseau, poisson, serpent, tortue, ours, lion ou homme ; soit en fleuve, lac, océan, fleur ou arbre, suivant que le caprice divin le voulait.

Ainsi prit naissance l'omnipotence originaire des dieux, et avec elle, dans le domaine de spéculation poétique d'idéalité pervertie, la doctrine de la réincarnation.

Les dieux Brahma, Vishnou et Siva eurent chacun un millier de noms, par suite de leur réincarnation et réincorporation supposées dans mille formes et attributs différents de la nature. Avec cette tendance poétique et

spéculative en activité pendant la période épique, d'une part, et les dieux tout-puissants dans leur triade, d'autre part, il est facile de concevoir que des divisions et sectes nombreuses devaient en résulter ; chacune d'elles étant soumise à un prêtre ou chef spécial et se prosternant à l'autel de la forme que ces dieux représentaient individuellement. Ainsi surgit non seulement la doctrine de la réincarnation, mais celle de la réincorporation ou métamorphose, de la métempsychose ou transmigration de l'âme dont chacune avait ses représentants particuliers ou prêtres, et ses partisans.

Il est impossible de faire ici l'analyse de ces diverses sectes et de leurs croyances, mais nous référons le lecteur aux ouvrages publiés sur ce sujet, pour être renseigné d'une manière complète.

Dans les hymnes védiques, l'immortalité des dieux n'est jamais l'objet d'un doute, parce que ces dieux représentaient seulement les principes éternels de la nature ; tandis que dans la période épique, tous les dieux inférieurs sont mortels, dans le principe, et ne deviennent immortels que pour le pouvoir externe de la transmigration. Vishnou et Siva étaient les principales divinités, et quoique chacun d'eux eût un millier de noms, représentant un millier de transmigrations ou de changements, qu'ils avaient la faculté d'assumer, ils conservèrent cependant leur suprématie dans la période épique, sous le nom de Vishnou et Siva.

Brahma, le premier dieu de la triade indoue disparaît graduellement de la scène avant la fin de l'ère épique et bientôt on ne le voit plus apparaître que chez quelques tribus ou sectes errantes.

Avec l'avènement de la période puranique, nous assis, tous au déclin, général des croyances jadis populaires de la race indoue. Les principes élémentaires et créateurs de la nature qualifiant ces divinités à l'origine, ont été perdues de vue, par le cours des siècles, dans la confusion de l'imagination fantastique et la licence populaire des prétentions cléricales. Les symboles des hymnes védiques sont perdus, ses métaphores sont inconnues et toutes les grandes conceptions de caractère philosophique, si suggestives dans les hymnes védiques sont submergées dans un fatras de théologie et de cérémonies voluptueuses sans fonds. Le prêtre sectaire s'est jeté avec succès dans la civilisation orientale, non seulement comme son chef public, mais surtout au point de vue de la caste et du système politique le plus puissant. La doctrine et les dogmes de réincarnation, fiction des prêtres, furent ainsi inaugurés comme étant la doctrine de l'évolution humaine.

Prof. C. MOUTONNIER.

PSYCHOGRAPHIE

par A. OXON (*suite*) (1).

Au cours de ce compte rendu s'est présenté le nom d'un homme de science, qui eut d'excellentes occasions d'observer les phénomènes produits en présence de Slade et qui nous a laissé un récit très exact de quelques-unes de ses observations. Cet observateur est le D^r Carter Blake, qui fut secrétaire de la Société anthropologique de Grande-Bretagne et ses comptes rendus ne se bornent pas à citer des faits, ils présentent aussi sur la source et le mode d'action de la force agissante des hypothèses sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir.

« Le lundi, 18 courant, je me suis rendu chez le D^r Slade. Les manifestations furent de même ordre que celles décrites par vos correspondants. Je fus frappé de ce fait, que la force qui agissait, après avoir tiré mon vêtement, prit dans ma main une ardoise et la porta sous la table, en se tenant toujours à ma droite, tandis que le D^r Slade était à ma gauche. Le message qui me fut ainsi donné avait le caractère ordinaire de ceux «d'Allie». Ensuite les initiales d'une personne décédée que je connaissais furent tracées sur la face inférieure de l'ardoise, tout à fait hors de la vue de Slade. On attribua quelques instants après à la même source un message dont le contenu n'était intelligible que pour moi et non pour le D^r Slade. Tandis que toutes les mains étaient en vue, mon vêtement fut fortement tiré par une force étrangère au médium. La table fut enlevée en l'air, tandis que ses mains et les miennes étaient posées dessus et que mon pied était sur les siens. Ses pieds ne firent pas le moindre mouvement. Slade ayant quitté la table, celle-ci se porta avec violence sur mes genoux, puis, se renversant, se plaça sur ma tête. L'accordéon joua pendant que Slade ne le tenait que d'une main.

Près de moi des mains qui apparurent produisirent une ombre bien nette sur la table et sur mon vêtement blanc, sous l'action des rayons du soleil.

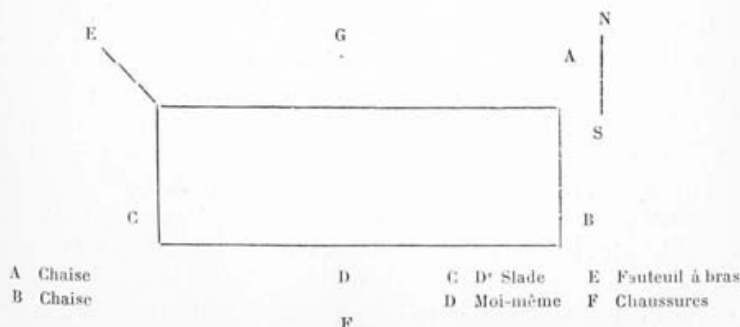
Ces faits laissèrent dans mon esprit la conviction de la bonne foi absolue du D^r Slade, dans cette circonstance et la certitude que la force qui produit d'aussi singuliers effets est intelligente et agit d'un ou de plusieurs points hors du médium.

Le dimanche, 10 septembre 1876, après la messe, vers 9 h. 40 du matin, je me rendis chez le D^r Slade et le trouvai dispos d'esprit et de corps. J'entrai dans un arrière-salon ; le tapis qui recouvrait la table en fut enlevé et scrupuleusement examiné ainsi que la table, comme je l'avais fait précé-

(1) Voir la *Revue spirite* de juin 1900 à avril 1901

demment pour un tapis de pieds. Le Dr Slade prit place au côté ouest de la table et moi au côté sud. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de décrire la table autrement qu'en disant qu'elle était en frêne très épais et qu'elle était établie sur une solide charpente. Le support ou tasseur qui soutenait chacun des deux battants de la table était tout à fait semblable à ceux qui avaient été adaptés à une table de sapin que je possédais. En somme il n'y avait absolument rien d'anormal ou d'inusité dans cet arrangement et si j'en fais mention, c'est précisément parce que l'on a appelé sur ce point l'attention, afin de faire croire qu'il pouvait s'y trouver quelque chose de suspect. Les chaises rangées autour de la table et qui n'appartiennent pas à Slade, étaient des chaises cannées ordinaires et n'étaient en rapport avec aucun mécanisme caché soit sous le tapis de pied, soit dans le plafond, soit en un endroit quelconque. La chaise que j'indiquerai par la lettre A fut, après inspection, placée par moi au coin nord-est de la table, sa face formant une diagonale avec le côté nord de la table. Une autre chaise, B, fut placée tout à fait sous ma vue, de façon à faire face au côté est de la table.

Le Dr Slade était chaussé de souliers français et il portait un costume de saison. Je portais de lourdes bottines de marche à élastiques. Voulant prouver qu'il lui serait parfaitement impossible de produire avec les pieds aucun mouvement de la table ou sous celle-ci, le Dr Slade prit soin de s'asseoir de côté, avec un de ses pieds posé sur une chaise tournée vers le coin sud-ouest de la table, entre nous. Comme il se trouvait fort gêné dans cette position, il posa ses pieds à une distance d'environ six pouces, au minimum, du coin sud-ouest de la table. J'enlevai mes chaussures et les posai derrière ma chaise, au point marqué F, ou personne autre que moi ne pouvait les toucher et je ne pouvais le faire moi-même qu'avec la main droite. Un sofa était derrière moi et mes chaussures étaient partiellement engagées sous ce sofa. Je posai alors mes pieds sur ceux du Dr Slade et rendis impossible tout mouvement de sa part.



G. Point où la chaussure a été jetée.

Il tint alors l'ardoise sous la table, de la façon décrite déjà avec le plus grand soin par Sergeant Cox et par vingt autres. Dans le cas actuel je ne crois pas avoir à dire autre chose, sinon que je concentrai toute mon attention à constater ce fait, que les deux faces de l'ardoise très sérieusement examinées se montrèrent dépourvues de toute écriture ou marque quelconque. Le Dr Slade me permit de tenir moi-même l'ardoise et de la retourner. Bientôt on entendit le fragment de crayon qui écrivait, produisant à la face supérieure de l'ardoise le message suivant.

« Cher Monsieur, je vous présente mes compliments et je tiens à vous dire que Wm. Trippen (ou Tuppen) est venu et qu'il désire que ses amis sachent qu'il peut revenir. J'ai quitté la terre, le 16 août, au Cottage Thomas n° 1, Bournewalk, Butler, à l'âge de 68 ans.

Wm. T.

La signification de ce message était parfaitement inintelligible pour moi. Pendant que cette écriture se produisait, le Dr Slade causait de toute autre chose.

La séance fut ensuite continuée.

Pendant que nous étions dans l'attente d'autres manifestations, je remarquai une circonstance que je n'avais jamais observée avec le Dr Slade. Ses mains étant sur les miennes au centre de la table, les muscles de mes avant-bras furent pris de mouvements convulsifs et, d'après mes impressions, la direction de ces secousses était du coude vers l'extrémité des doigts et non dans le sens contraire, comme quelques-uns auraient pu l'attendre. La sensation ne rappelait pas celle qu'aurait produite une machine électrique placée sous la table, mais bien plutôt ce que je me figure que doit produire l'*aura epileptica*. Je n'ai, du reste, pas la moindre prétention à posséder cette faculté anormale, appelée, je ne sais pourquoi, médiumnité, terme mal construit, qu'on a sans doute inventé sur le même modèle que virtualité.

La chaise marquée A s'éleva à une hauteur de neuf pouces au-dessus du parquet, conservant son parallélisme avec celui-ci et retomba en produisant un choc violent. Le fauteuil à bras E, vers le coin de la pièce, glissa sur ses roulettes dans la direction marquée par le pointillé dans la figure. La chaussure de mon pied droit violemment enlevée, passa au-dessus de ma tête et alla tomber au point G. Je demandai que l'autre chaussure fût déposée doucement sur la chaise B, mais avant que les mots fussent sortis de ma bouche, elle fut jetée sur la table, frappant les mains du Dr Slade et les miennes, produisant une écorchure chez lui et une contusion chez moi. Pendant tout ce temps ses mains restèrent sur les miennes au milieu de la table et mes pieds sur les siens. Aucun mouvement d'aucune partie de son

corps n'a pu provoquer les effets ci-dessus. La distance entre le pied de la chaise A et ses orteils, s'il avait pu les avancer, aurait été de 16 pouces. La distance entre lui, assis sur sa chaise et l'endroit où j'avais déposé mes chaussures était de 3 pieds 4 pouces et la distance entre le point où mes chaussures se trouvaient déposées et celui où l'une d'elles vint tomber était de 7 pieds 3 pouces, auxquels il convient d'ajouter la courbe parcourue pour passer au-dessus de moi, tandis que j'étais assis. J'estime que ce trajet représentait 12 pieds.

La table fut ensuite enlevée et renversée sur ma tête.

Dans la soirée j'eus une autre séance avec le Dr Slade et un célèbre anatomiste, qui y assistait, se déclara parfaitement convaincu du caractère de sincérité des manifestations. Je fus frappé de l'identité avec laquelle les phénomènes se reproduisaient. Dans cette séance comme dans la précédente, de courts messages furent écrits au moyen d'un crayon de 6 pouces de longueur tenu à environ 9 pouces sous la face inférieure de la table. Le public est souvent intéressé par la façon dont les contrôles du Dr Slade rejettent invariablement les crayons de ce genre. »

Je crois devoir citer le témoignage du Rév. John Page Hopps, éditeur du *Truthseeker*, surtout parce que son rapport montre qu'il s'est rendu chez Slade, l'esprit préoccupé d'un certain nombre d'allégations qu'il avait entendu émettre contre ce médium. Les dispositions ordinaires ayant été prises, Slade tint d'abord l'ardoise pour demander si l'on pourrait obtenir quelque chose, puis ensuite pour demander s'il se produirait assez d'écriture pour remplir l'ardoise. A cette question il fut répondu : « Nous allons le faire immédiatement ». Il fut constaté que le crayon se trouvait arrêté à la dernière lettre du dernier mot. M. Page Hopps continue ainsi :

« L'ardoise fut alors introduite sous la table et pendant environ trois minutes j'entendis le bruit de l'écriture. Lorsqu'il eût cessé, l'ardoise fut retirée avec précaution, c'est-à-dire en la tenant bien à plat, comme dans les expériences précédentes, surtout pendant que se produisait l'écriture et on la trouva complètement remplie par le message suivant, qui, je le suppose, s'adressait à moi : »

« Cher Monsieur, que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme dans le ciel. Que le commandement du Christ de faire le bien soit enseigné comme le seul moyen efficace de salut contre l'égoïsme, la discorde et l'erreur : il ne faut pas seulement le chercher, il faut l'appliquer largement ; On n'y arrive pas par des rites extérieurs, mais en l'inculquant dès le début, il doit nécessairement se développer dans toute la vie éternelle de l'homme et il ne reste à l'homme qu'à se mettre dans les conditions d'harmonie qui lui permettent de recevoir la plus grande somme possible des biens célestes. »

A. W. SLADE.

On dira peut-être que cette ardoise était déjà couverte d'écriture et avait été adroitement substituée à l'autre, mais on verra plus tard que, sans attendre, j'ai obtenu une communication aussi longue sur une ardoise m'appartenant, que j'avais marquée et que j'ai présentée juste au moment où l'écriture allait commencer à être tracée.

J'ai entendu parler de temps d'arrêt suspects, de mouvements, de bruits, de fractures de crayon toutes préparées, de bruits de la gorge, etc... Ce qui m'a surpris, c'est l'aise, la simplicité, le calme qui règnent en toutes choses. J'ai entendu parler d'ardoises posées d'abord sur les genoux de Slade et disparues. Plus d'une fois je l'ai vu placer l'ardoise sous la table, en pressant fortement contre la face inférieure de celle-ci la face supérieure de l'ardoise et en laissant constamment visible une partie de son cadre. J'ai entendu souvent l'écriture commencer avant que l'ardoise ne fût tout à fait en position; dans toutes les occasions où l'écriture se produisit, j'ai entendu le bruit de cette écriture sur une ardoise dont je venais de constater la netteté.

On a parlé de substitution d'ardoises. Ce que je puis dire, c'est qu'après que j'avais moi-même entendu le bruit de l'écriture, l'ardoise était retirée avec beaucoup de lenteur et que dans tous les cas on retrouvait le bout de crayon juste à la fin du dernier mot. On a parlé d'écriture tracée par le Dr Slade, au moyen de son doigt garni d'un petit grain de crayon; mais une de ses mains était posée sur les miennes sur la table, tandis qu'une partie de l'autre, tenant l'ardoise, restait visible tout le temps et ne faisait pas le moindre mouvement pendant que j'entendais l'écriture, qui, dans un cas, couvrait toute la surface d'une ardoise de dimension moyenne. On a encore parlé d'encre sympathique et autres choses semblables: l'ardoise dont nous sommes servi était neuve, parfaitement grise; le crayon était un petit morceau d'ardoise assez tendre et toute l'écriture que j'examinais avec soin était constituée par une poudre parfaitement sèche d'ardoise. On s'est demandé si l'écriture était tracée sur la face inférieure ou sur la face supérieure de l'ardoise. Je suis certain que dans les cas observés par moi l'écriture fut tracée entre la face supérieure de l'ardoise et la face inférieure de la table.

Je vis de nouveau le Dr Slade, le surlendemain. A cette occasion je pris deux ardoises nouvellement encadrées et que je marquai. Je demandai spécialement s'il ne serait pas possible d'obtenir de l'écriture sans placer l'ardoise sous la table et il me fut répondu que c'était très possible. Mes deux ardoises furent alors posées l'une sur l'autre sur la table, avec un bout de crayon entre elles. Nous appliquâmes ensuite nos quatre mains sur elles, en pleine lumière. J'entendis distinctement le bruit de l'écriture et lorsque j'enlevai l'ardoise supérieure, je trouvai ces mots tracés d'une très laide

écriture : « Nous ne pouvons vous donner de communication. Nous voulons seulement vous prouver notre pouvoir. » Je remarquai que quoique quelques mots, spécialement le mot *Communication*, fussent fort mal écrits, le Dr Slade les avait lus aussitôt. Lorsque je sortis de chez le Dr Slade cette ardoise fut réduite en pièces ; comment ? Je n'en sais rien. Je retournai donc le lendemain, pour essayer de nouveau et je pris encore deux ardoises encadrées et marquées. Un premier message fut écrit sous la table, comme le jour précédent, mais avec plus d'agitation de la main et ils me dirent qu'ils avaient brisé mon ardoise parce qu'ils désiraient me donner mieux que cela. En tous cas le résultat fut remarquable. Ma première ardoise, tenue par le Dr Slade, fut absolument pulvérisée ; à peine en restait-il deux pouces dans l'un des coins. Je déposai la seconde sur la table avec un bout de crayon au-dessous d'elle et nos mains furent posées sur ou près d'elle. On entendit l'écriture, qui cessa au bout de trois minutes. Lorsque l'on releva l'ardoise, on y trouva ce message, bien tracé, en lignes régulières et couvrant toute la surface :

« L'esprit de vérité dont Jésus a annoncé la venue dans le cours de ce siècle de guerre et de violence, est cet esprit d'union, de fraternité, d'amour et de bonté qui réunit les âmes rachetées sur terre comme dans le ciel, pour en former la grande famille de Dieu. L'œuvre des médiums est destinée à ouvrir les voies à l'avènement de cet esprit. Aujourd'hui il faut qu'ils aient l'énergie de marcher en avant dans cette œuvre de salut.

« A. W. SLADE. »

Je possède encore dans mon cabinet cette ardoise, portant toujours la marque que je lui avais apposée. »

(A suivre).

Traduit par le Dr O. DUSART.

VIE ÉSOTÉRIQUE DE JÉSUS DE NAZARETH

(Suite)

CHAPITRE PREMIER

De la personnalité de Jésus

C'est avec beaucoup de raison qu'on a dit qu'il fallait le recul du temps pour bien juger d'une époque; *a fortiori*, dirons-nous, pour bien juger d'une personnalité, surtout quand elle a occupé dans l'histoire, dans la philosophie et dans la religion une très grande situation, ce qui est bien le cas de J.-C.

La religion, celle-ci, appartient à l'humanité, comme l'a fort bien dit Proudhon, et c'est pourquoi tout le monde a le droit d'en parler, ce qu'en aucun temps et sous aucun climat, le prêtre n'a voulu permettre.

« Je cherche les lois du juste, du bien et du vrai (1); ce n'est qu'à ce titre que je me permets d'interroger la religion. Elle appartient à l'humanité; elle est le fruit de ses entrailles. A qui serait-elle méprisable? Honorons en toute foi, en toute Eglise reconnue ou non reconnue par l'Etat, honorons jusque dans le Dieu qu'elle adore la conscience humaine: gardons la charité, la paix avec les personnes à qui cette foi est chère. C'est notre devoir et je n'y manquerai pas. Mais la piété publique satisfaite, le système de la théologie appartient à ma critique; la loi de l'Etat me l'abandonne. »

Ces idées de Proudhon sont fort justes et permettent de traiter la question, l'importante question, pouvons-nous dire, avec toute liberté d'action. Il faut, du reste, pour la traiter, posséder une sorte d'intuition, de prescience et d'inspiration.

Proudhon nous dit que le système de la Théologie appartient à sa critique, mais nous devons ajouter que beaucoup d'auteurs ont voulu faire de la théologie, la Boussole de la science; c'est là une grave erreur, car la théologie et la science sont des ennemis implacables. Aussi nous ne pouvons que partager absolument l'avis de M. Charles Naudin, l'honorable et regretté membre de l'Académie des sciences quand il dit (2):

« Ce que je ne puis concéder, c'est que la théologie serve de flambeau à la science. Toutes deux sont légitimes, mais elles correspondent à des aspirations différentes; toutes deux doivent rester indépendantes dans leurs allures, pour que leurs décisions fassent autorité.

« La théologie et la science ont toujours fait mauvais ménage et se sont nuí mutuellement toutes les fois qu'on a voulu les enchaîner l'une à l'autre. Il y a entre elles incompatibilité d'humeur. Le propre de la science est la libre recherche dans toutes les voies accessibles à l'esprit humain, et tant qu'elle reste sur son domaine, toutes les audaces du libre penseur doivent lui être permises. Les erreurs, quand elle en commet, c'est à elle-même de les redresser et il n'est pas à craindre que ses erreurs s'éternisent dans un temps où toutes les théories sont discutées et contredites. Mais malgré leur antagonisme, qui est plus apparent que réel, la théologie et la science convergent à une même fin, qui est, si je ne me trompe, de résoudre le problème de la destinée humaine ».

Mettant à profit les idées qui précèdent, nous entrerons immédiatement dans le vif de notre sujet.

Et tout d'abord la première pensée qui se présente à l'esprit est celle-ci: Jésus est-il Dieu ou bien n'est-il qu'un homme?

(1) P.-J. PROUDHON. *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise*, I, p. 3. — Œuvres complètes, Paris, 1870.

(2) *Bulletin de la Société botanique de France*, tome XXI (Séance du 13 nov. 1874).

Pour les uns, Jésus est Dieu, le fils de Dieu, la seconde personne de la Trinité !

Pour les autres, Jésus n'est qu'un homme, qu'une créature humaine ne comportant dans sa personne rien autre de *divin*, que n'en comporte le reste des humains.

Or, nous ne saurions partager complètement l'une ou l'autre de ces opinions.

Pour nous, Jésus est un être humain et Dieu à la fois, mais pas de la façon que le croit et l'admet l'Église catholique et avec elle le vulgaire.

Pour nous, Jésus est ce que l'on nomme dans la science hindoue un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire un être humain très avancé, qui par une série d'existences, a atteint le Nirvâna, mais qui n'a pas voulu user de la haute situation que lui a mérité son *Karma*, pour être utile à ses frères en humanité, qui a voulu les aider à racheter leurs fautes par une expiation imméritée. C'est là le sacrifice sublime fait par Jésus pour le bonheur, pour l'avancement et le plus grand progrès de ses Frères Terriens.

Le sacrifice par lui une fois accepté, il se réincarne sur la terre et là, il oublie sa grande Personnalité, sa qualité de *Nirmanakaya* (une sorte de Divinité) pour ne rester qu'un simple humain comme tous ses frères en humanité. Et c'est ceci, qui explique son beau rôle envers l'humanité, de même que le mérite de ses souffrances.

Avant de poursuivre cette thèse, nous parlerons de la question de la réincarnation de Jésus. Bien des personnes se sont demandé et se demandent journellement, si le Christ a été soumis à la *Loi de la Réincarnation*, puisque ce n'était qu'un être humain et non un Dieu ?

Comme dans toutes les graves questions, les uns sont pour la réincarnation, les autres s'inscrivent contre elle. Parmi ceux-ci, nous devons mentionner l'opinion de Roustain dans son volume intitulé : *LES QUATRE ÉVANGILES*, la Vie médianimique, dicté, dit l'auteur, par ceux qui ont préparé la mission terrestre de Jésus et qui ont participé à son accomplissement (Mathieu, Marc, Luc et Jean).

« Jésus, y dit-on, était et est infailible, comme étant en rapport direct et constant avec Dieu. Sa pureté parfaite lui permettait d'approcher du centre de toute pureté ; il était et il est son Verbe auprès de nous, en ce sens qu'il était et qu'il est, et par, et pour son Dieu et votre Dieu son père, votre maître. »

Pour bien comprendre ce terme infailible que Roustain applique à Jésus, nous mentionnerons ce qu'il écrit à ce sujet :

« Les Esprits, dit-il, qui, dociles aux esprits chargés de les conduire, de les développer, ne faillissent point, continuent à progresser à l'état *fluïdique* ».

Dès lors, d'après Roustain, pas d'incarnation pour ceux-là et partant pas de réincarnation, et d'après cet auteur Jésus aurait été de ceux-là.

Nous n'hésitons pas à nous inscrire en faux contre une pareille thèse. — Jésus, en effet, avait fini en tant qu'humain, la série de ses existences, quand il est venu accomplir bénévolement, volontairement sa mission angélique ; il était, suivant la philosophie bouddhique, nous l'avons déjà dit, un *Nirmanakaya*, c'est-à-dire un saint ayant atteint le Nirvâna, et il a sacrifié sans regret, sans aucune hésitation, cet état de béatitude auquel il avait droit pour venir instruire ses frères et améliorer leur sort. comme nous l'avons dit précédemment. Or, si nous admettions la thèse catholique : *Jésus est Dieu, Fils de Dieu*, et dans ce cas où serait son mérite ?

Sa personnalité divine lui permettant de supprimer toute douleur, toute souffrance, Jésus, dans sa *Passion*, n'aurait rien, absolument rien souffert, il aurait donc joué une infâme comédie, ce qui est de toute impossibilité, et c'est cependant ce qu'admettent implicitement certains écrivains catholiques ! Tandis qu'au contraire, Jésus n'étant qu'un homme, un simple humain (dès lors, rien de ce qui est humain ne lui est étranger), il éprouve donc la joie, les tristesses, la douleur, les humiliations et les souffrances de tous genres. Rien ne lui est épargné ; au contraire, sa nature sensitive, hautement sensitive, lui fait éprouver une plus grande acuité de sensation. Aussi, s'il résiste aux tentations, il en a tout le mérite ; s'il porte sa croix, il en souffre, il en supporte le poids réel, la charge tout entière ; s'il est injurié, souffleté, tourné en dérision, s'il subit toute sorte d'opprobres et d'avanies, il éprouve réellement dans son esprit, dans son âme, dans son cœur, dans sa chair, toutes les avanies, toutes les douleurs, toutes les souffrances, et il ressent toutes ces émotions avec une intensité inconcevable, comme les ressentent les natures sensibles et généreuses. Étant libre d'échapper à toutes ces épreuves, s'il surmonte victorieusement toutes ces épreuves, il doit en récolter et il récolte effectivement tout le mérite de son immense sacrifice, et c'est la *Douloureuse Passion*, qu'il subit dans toute sa rigueur, qui sert d'exemple aux hommes et qui rachète ainsi tous les crimes de l'humanité.

Donc, ceux qui considèrent Jésus comme un simple humain l'exaltent beaucoup plus et le glorifient bien autrement, que les catholiques orthodoxes qui le considèrent comme Dieu ; de plus, ils sont beaucoup plus logiques, puisque, pour souffrir réellement, intégralement sa Passion, il lui faut n'être qu'un homme, le fils d'une femme, d'une Vierge devenue mère par le moyen ésotérique que expliquons plus loin, car Joseph n'a jamais été que le père nourricier de Jésus. Nous partageons complètement en ceci les vues de l'Église catholique, apostolique et romaine.

En envisageant, ainsi que nous venons de le faire, la belle personnalité

de Jésus, nous entrons par là en plein *Esotérisme* ; nous sortons des sentiers faux et battus, nous entrons dans la saine tradition, dans la VÉRITÉ ÉSOTÉRIQUE.

(*A suivre.*)

ERNEST BOSC.

LE SPIRITISME

Nous vivons, mes amis, à l'époque bien triste
Où l'idéal s'éteint dans les cœurs desséchés,
Où la croyance est morte, où l'homme est égoïste !
Où l'on a les malheurs à défaut des péchés.

On a dit : tout est faux dans un passé funeste.
On a donc tout détruit. Et la Religion,
L'Espérance, la Foi, la Prière et le reste,
Ont vu leur succéder, quoi ? La négation.

Bref, c'est la nuit ! Alors, surgit le spiritisme ;
Il dit : Je suis lumière et je suis vérité !
Je suis le démenti du matérialisme,
J'apporte la survie et l'immortalité !

Et je demande à ceux qui parlent de science :
Avez-vous donc prouvé que Dieu n'existe pas ?
Avez-vous donc prouvé (dans quelle expérience ?)
Que la vie est finie au moment du trépas !

Vous avez affirmé, non pas prouvé, mes maîtres !
Vous vous êtes trompés : nous l'attestons ici.
Et vous qui combattez les dogmes des ancêtres,
Esprits forts, vous avez vos dogmes, vous aussi !

Nous apportons le fait formel, indiscutable.
Il est prouvé que l'âme agit hors du cerveau !
O matérialisme absurde et lamentable,
Tu n'étais qu'une hampe et non pas un drapeau !

La mort n'est pas de l'ombre : elle est de la lumière !
Elle n'est pas néant, elle n'est pas tombeau.
Elle est l'espace immense, et non le cimetière
La mort n'est pas la mort : c'est un second berceau !

Demi-savants, cessez de prodiguer l'injure,
Le mépris, le dédain à de nobles chercheurs,
Qui, courageux, ont su ravir à la nature,
De tels secrets, portant en eux de tels bonheurs !

II

Une mère est en deuil, sa douleur est extrême,
Elle ne croit à rien, elle maudit les cieux.
Soudain, voici son fils... C'est bien lui, c'est lui-même.
Il dit : Ne pleure pas, mère, je suis heureux !

Et la mère connaît une extase nouvelle,
Son fils ! Son fils est là ! Vivant, il est vivant !
Il semble que l'enfant ait la voix maternelle
Et que la mère soit comme un petit enfant !

Et chaque jour verra s'élargir le possible,
Chaque jour nous aurons des procédés nouveaux
Pour rapprocher de nous l'au-delà, l'invisible.
Et les tombes seront, alors, des piédestaux !

Salut aux médiums ! Pitié pour leurs souffrances !
Respect à leurs travaux ! Honneur à leurs tourments !
Ils portent avec eux des flambeaux d'espérances.
Quelques-uns sont les vrais martyrs des temps présents.

Mais condamnons la fraude et brisons l'imposture,
Car les fluides malsains cherchent l'homme méchant.
Le mal attire à lui le mal. La chose est sûre.
Le bien attire à lui le bien, comme un aimant.

Médiums, songez-y, ne soyez pas avides !
Soyez simples et bons, comme voulait Jésus.
Sachez que, parmi vous, ce sont les plus candides
Que les meilleurs Esprits choisissent pour élus !

Bravons les préjugés ; franchissons les obstacles.
Qu'on nous traite de sots, d'hallucinés, de fous,
Faisons ce qu'autrefois l'on appelait miracles !
Forçons les paradis à venir jusqu'à nous !

Et quand nos fils iront au prochain catéchisme,
Celui qui conduira leur âme au nouveau port,
Le maître, leur dira, parlant du Spiritisme :
« Saluez, mes enfants, il a vaincu la mort ! »

ALBIN VALABRÈGUE.

RÉPONSE A LA LETTRE DE M. BÉRA

(Voir *Revue* de mars 1904).

LE SENS DE LA VIE.

Question. — L'auteur demande si un repos définitif ne serait pas préférable à l'appât d'une récompense si lointaine qu'elle ne saurait contrebalancer l'effroi de cet éternel recommencement de peines et de souffrances qu'on appelle les incarnations successives, et dont le nombre est indéterminé et peut être immense.

D'autre part, si nous retrouvons les êtres aimés, nous retrouvons aussi ceux que nous haïssons, ou qui nous haïssent et que nous espérons ne plus revoir. Ils sont toujours aussi puissants pour le mal et nous avons encore à les redouter.

Enfin, de ce que la vie future n'est que la suite de celle-ci, sans changement, chacun conservant son caractère, ses préjugés et ses passions, il s'en suit évidemment que nous retrouverons dans l'au-delà le même monde avec les mêmes vices et les mêmes injustices, et la perspective n'en est point attrayante.

Réponse. — Ceux qui raisonnent ainsi, et le nombre en est grand, ne connaissent pas le vrai sens de la vie et lui donnent une fausse interprétation. Dieu qui est la souveraine sagesse, la suprême raison a, dans l'ordre universel, tout fait avec dessein. Toute chose a sa destination, tout être a son but.

Tout dans la hiérarchie de la nature, depuis le grain de sable jusqu'à l'homme est soumis aux lois divines qui existent de toute éternité, et concourt au maintien de l'harmonie et à la réalisation des vues du Créateur. Il est vrai que l'homme n'a pas demandé l'existence et qu'il n'a rien fait pour la mériter ; mais elle lui a été donnée par le dessein d'une providence admirable, comme un gage d'amour, une preuve de la bonté infinie de Dieu. Nous sommes donc, par le fait de notre naissance, de nature divine ; nous vivons en Dieu et par Dieu et notre devoir, notre droit, comme notre gloire et notre destinée sont de travailler avec Lui, au prix de l'effort, de la souffrance et du dévouement à l'œuvre de la création. Nous sommes les « collaborateurs de Dieu ». — « Tout connaître pour tout aimer », tel est le secret de la vie, telle est la manifestation de l'esprit à sa plus haute puissance, et pour atteindre ce but, chaque être a été doué de la faculté de développer le germe de la perfection divine qu'il a reçu en partage et qui l'oblige à marcher en avant, toujours et toujours, pour sortir des ténèbres et entrer dans la lumière qui est la vérité. Dans son amour et sa sollicitude

infinies pour sa créature, Dieu a donné à chacun cet instrument admirable, la raison, qui, comme l'a dit Fénelon, est Dieu dans l'homme.

Partis d'un même point de départ, créés simples et ignorants, mais libres et indépendants, nous sommes appelés tous à jouir des mêmes destinées ; nous devons tous subir les mêmes épreuves, dans les diverses phases de l'évolution de l'esprit. Mais c'est par le travail seul, par la lutte et la volonté, par toutes les alternatives de la joie et de la souffrance que l'on peut arriver à comprendre la vie universelle et atteindre l'apogée de la félicité. Tout dans l'univers est en mouvement ; « rien n'est, a dit Héraclite, tout se fait, tout est évolution et développement. Tout renferme en soi le mouvement palin-génésique ». De quelque côté que se portent les regards, qu'on interroge les cieux et la terre, qu'on sonde les profondeurs des mers, tout est dans l'enfantement ; l'espace entier est occupé, rempli par le travail. Chaque atome, chaque molécule, chaque être est doué d'une liberté relative et participe au maintien de l'harmonie, au progrès universel. L'amour divin embrase toutes les âmes et ce souffle inextinguible les pousse sans cesse vers la lumière, c'est-à-dire vers le bien, le beau, le vrai, le juste qui sont la manifestation la plus pure, la plus élevée de l'Être suprême.

Contrairement donc à ce qu'enseignait Moïse qui déclarait que le travail était un châtiment infligé à l'homme nous disons, nous, que le travail est une vertu qui sanctifie et ennoblit l'âme et la fait l'auxiliaire de Dieu. L'homme est destiné à lutter contre les forces de la nature, à les dompter, à les vaincre ; et si dans cette lutte incessante et pénible, il veut prendre du repos, c'est lui qui est dompté, qui est vaincu. Mais ce qu'un homme seul ne peut accomplir par sa propre volonté, d'autres esprits plus instruits, plus éclairés, viennent l'aider de leurs lumières et le conduisent dans la voie du progrès ; car un homme n'est rien par lui-même, il n'est quelque chose que par l'amour qui est en lui, et qu'il éveille chez les autres. Tous les hommes sont solidaires entre eux ; oui, tous nous jouons un rôle dans le grand drame de la vie ; tous nous travaillons à l'œuvre sublime de la création, conformément aux vues du Créateur et chacun avec les attributs dont il est doué. Le fluide universel qui émane de Dieu, est répandu partout dans l'espace ; il anime tout ce qui est : le minéral, le végétal, l'animal en sont pénétrés.

Il établit entre tous les êtres une communication constante et relie tous les mondes entre eux ; c'est une télépathie, un échange éternel et continu d'amour et de dévouement qui descend en purs rayons de l'âme universelle. Oui, nous retrouverons dans l'au-delà ceux qui nous y ont précédés et que nous avons connus et aimés, car l'amour est plus fort que la mort ; aucune puissance, quelle qu'elle soit, ne peut rompre le lien qui unit les êtres ici-bas. La loi des affinités et des sympathies tend à rapprocher les esprits

similaires ; le bien appelle le bien, c'est une conséquence dont rien ne peut entraver l'action. Mais, aussi, dans les divers mondes vers lesquels nous graviterons, nous nous trouverons dans celui-ci avec les mêmes passions, avec les mêmes tendances. Nous arriverons dans la vie suivante avec nos richesses et nos pauvretés : nous serons ce que nous nous serons faits. Tous donc ne seront point égaux, car Dieu n'a pas pu faire qu'il n'y ait des esprits réfractaires ; tous ont une sphère d'activité dans laquelle s'exerce le libre arbitre. Un milieu uniquement composé d'esprits identiques n'existe pas et serait une entrave à notre liberté, comme à notre avancement, Dieu doit à chacun la même part d'amour, il ne peut isoler les méchants des bons ; et Jésus a proclamé l'unité morale de l'espèce humaine, quand il a dit : « Vous êtes tous frères, vous êtes tous un ». Nous sommes tous appelés au même héritage ; mais il y a dans tous les mondes une hiérarchie d'esprits qui commence sur cette terre et se prolonge au-delà de cette vie, jusqu'à l'infini.

Mais tous sont solidaires, tous doivent s'entr'aider ; il existe une loi non moins puissante que celle de l'amour, c'est la charité qui nous conduit partout où il y a une larme à sécher, une souffrance à apaiser.

« La fraternité pour principe, la charité pour moyen, l'harmonie pour but, toute la science de la vie présente et future est là ».

Professeur C. MOUTONNIER.

EN RÉPONSE A L'ARTICLE DE M. G. BÉRA

COMMUNICATION MÉDIUMNIMIQUE

L'auteur de l'article que vous me soumettez oublie que l'Eternel n'a pas consulté la créature quand il a établi les lois immuables qui régissent les âmes, par conséquent il ne vous appartient pas, à vous pauvres atomes, de juger la Pensée créatrice des mondes. Puisque ces lois existent, c'est qu'elles doivent exister et les Humanités visibles et invisibles n'ont qu'à s'incliner devant elles.

Ceci dit, voici ma réponse à la première question :

La vie terrestre est la préparation à la vie fluidique, la vraie vie ; l'âme doit se purifier sur la terre avant d'atteindre les sphères supérieures et si son épuration n'est pas complète au moment de la mort du corps, elle la continue dans les fluides de la terre. Ainsi pour la plupart d'entre vous le mot d'au-delà est sans signification : c'est dans les effluves terrestres que vous demeurez, vos fluides grossiers vous tenant rattachés à l'atmosphère de corruption que vous avez respirée pendant votre vie corporelle. Et cet état subsiste jusqu'au moment où l'âme qui n'est jamais abandonnée de ses guides consent à recevoir le rayon divin qui l'éclairera et lui montrera le

sommet lumineux à atteindre après son relèvement par le Repentir. Et quand l'âme en est là, son avenir est assuré, elle se condamne elle-même et l'expiation commence.

C'est vous dire que vous conservez votre libre arbitre aussi bien au-delà de la tombe que sur la terre et que le Créateur lui-même ne pourrait relever une âme qui voudrait rester éternellement dans la fange.

Le signataire de l'article craint les réincarnations. Pourquoi? Pense-t-il qu'une nouvelle existence ressemble à celle qui l'a précédée. Oh ! non, cela n'est pas ! Quand l'âme reprend la forme corporelle, c'est dans d'autres conditions. A quoi serviraient les progrès acquis si, comme il le croit, la vie à l'état d'incarné était un éternel recommencement, il parle aussi d'une récompense lointaine : il n'y a pas plus de récompense dans les mondes éthérés qu'il n'y a de peines éternelles dans les mondes inférieurs. Comme je viens de le dire, l'âme est appelée à progresser, et toutes les âmes progressent, mais il n'y a pas de progrès sans souffrances, pas de relèvement sans expiations. Et ces peines, c'est l'âme elle-même qui se les inflige, car, ne l'oubliez pas, le jugement est dans la conscience de chacun de nous, c'est elle qui, d'après notre passé, nous condamne ou nous glorifie !

La deuxième question se rapporte aux êtres qui nous étaient chers, ainsi qu'à ceux que nous haïssons ou dont nous étions haïs pendant la vie terrestre.

Si nous retrouvons avec bonheur, au-delà de la tombe, ceux que nous avons aimés, c'est parce que nous avons conservé pour eux une vive sympathie. Est-ce que sur la terre nous avons des relations d'amitié avec ceux que nous n'aimons pas ? Ah ! si vous saviez ce qu'est l'âme, même revêtue de l'enveloppe corporelle, si vous connaissiez votre pouvoir fluidique, vous comprendriez que le lien mystérieux qui unit les âmes sur la terre, n'est pas rompu par la mort et qu'il existe entre les deux humanités un échange continu de fluides. — Quand, dans vos séances que je dirigeais, vous évoquiez un esprit qui vous était sympathique, n'avez-vous pas constaté, bien souvent, qu'au moment même où votre pensée s'élevait jusqu'à lui, il indiquait sa présence auprès de vous en faisant frapper son nom par la table. Pensez-vous que semblable résultat aurait été obtenu avec un esprit quelconque inconnu de vous ?

En ce qui concerne les esprits qui nous étaient antipathiques, pendant la vie terrestre, je vous dirai ceci : la mort ne modifie pas l'état de notre âme, mais dans la période de trouble qui suit la rupture des liens terrestres, bien des faits restent dans l'oubli. C'est comme à travers un nuage que l'âme non épurée voit sa dernière existence, et si elle en saisit les grandes lignes, elle n'en perçoit pas les détails ; plus tard, il est vrai, éclairée par la lumière

que lui versent ses guides, tout son passé terrestre se déroule à ses yeux ; mais, dans ce moment déjà, le désir du progrès est en elle, et elle sent qu'elle doit pardonner pour être elle-même pardonnée.

On ne doit donc pas craindre de rencontrer dans le monde invisible ceux qui nous ont haïs ou que nous avons haïs et vous pouvez ajouter que la haine, cette passion qui dessèche l'âme, ne la suit pas dans l'au-delà, elle reste avec la pourriture du tombeau.

La troisième question se rattache à la précédente. Oui, le monde fluide ne présenterait aucune différence avec le monde terrestre si le progrès dans le premier n'y était incessant, mais il suffit qu'une âme ait la volonté de s'élever pour que ses guides l'aident dans son ascension. « Il y a plus d'une demeure dans la maison du Père » disait l'homme idéal que la Divinité nous a donné comme modèle et dont, hélas, vous suivez si peu les enseignements. Par ces paroles, il a voulu faire comprendre qu'incarnée sur notre pauvre planète, l'âme devait franchir bien des étapes, stationner dans bien des mondes avant d'arriver à l'épuration complète, à l'état de perfection que toutes les âmes doivent atteindre.

Esprit de L.,

H. BERTHILLIET,

*Membre de la Société d'étude des sciences
psychiques de Genève.*

NOTE

Je regrette de dire que l'« Esprit L. » n'a pas saisi le sens de ma question et qu'il ne répond pas à la difficulté proposée qui était :

Le spiritisme qui se donne pour une doctrine consolante n'est pas au fond plus consolant que tout autre religion. L'éternité des souffrances par les incarnations successives n'est qu'un enfer déguisé. Il serait consolant de communiquer avec nos morts, mais bien peu y parviennent, et on a toujours à redouter les mystifications, ce qui diminue considérablement le charme des relations entre les deux mondes. Quant à la haine que « l'Esprit L. » dit ne plus exister de l'autre côté, je regrette de n'être pas de son avis, car les preuves sont nombreuses de vivants poursuivis par la haine acharnée des morts.

Dans sa réponse à ma première objection « l'Esprit L. » ne nie pas la longueur des souffrances que nous avons en perspective ; il affirme simplement, en débutant, que cela est bien puisque cela est ; il en profite en passant par nous traiter « d'atomes », demeurant après la vie terrestre dans notre « atmosphère de corruption » voués au « Repentir », à « l'Expiation », « restant éternellement dans la fange », et autres aménités ; et, en fin de compte, il ajoute même que nous n'avons pas à compter sur une récompense même lointaine.

Sous ce rapport il est donc de mon avis plus que moi-même, et c'est de plus en plus désolant !

Sur la deuxième question, il semble dire que les Esprits qui nous sont sympathiques, répondent à notre appel. Hélas ! quel est le spirite qui n'a pas vu ses séances sans cesse troublés par des Esprits mal intentionnés qui n'avaient pas été appelés, alors que nos chers morts étaient dans l'impuissance complète de se communiquer ?

Enfin, dans la troisième réponse, de ce qu'il y ait « plusieurs demeures dans la maison du Père », ils ne s'ensuit pas qu'il n'y en ait de fort vilaines, et ce qu'il y a de plus bizarre, c'est que certains Esprits, qui sûrement n'ont pas mené une vie exemplaire, semblent ignorer tout châtiment à leur passage dans l'autre vie, tandis que nous assistons dans les séances d'incarnation à des descriptions effroyables de siècles de tortures endurés par de pauvres Esprits qui parfois nous paraissent plus à plaindre qu'à blâmer.

Je serai donc heureux de voir démontrer les consolations du Spiritisme d'une façon plus concluante.

Au fond, ma pensée est celle-ci :

On n'y parviendra pas ; la seule chose qui me sera répondu en général se résumera à ceci que je pense et que « l'Esprit L. » déclare implicitement : *La Vérité est la Vérité, mais elle n'est pas consolante et nous n'y pouvons rien.* Nous le voyons du reste sur cette terre. Il paraît que nous l'avons déjà vu et que nous le verrons encore. Il n'y a qu'à s'incliner devant le « Fait » ; mais qu'on ne nous parle plus des « consolations du spiritisme » et de la « bonté du Père ». Nul de nous ne voudrait infliger à ses enfants, en vue d'un bonheur éloigné, les épreuves et les souffrances qui nous sont infligées, s'il lui était possible de les en préserver. C'est dans une tout autre conception de Dieu qu'il faut chercher l'explication de notre sort.

G. BÉRA.

LES PLANS DE L'ESPACE

SUITE AUX ENTRETIENS SPIRITES

II

Amis, c'est l'*aura* de la terre qui compose le royaume de l'*Astral* dans lequel évoluent les parcelles, les groupements des parcelles et les âmes ou esprits aux prises avec ses forces non suffisamment pondérées ; forces dont ils se servent pour influencer, soit en bien, soit en mal, ceux des Incarnés dont les vibrations correspondent aux leurs.

Au-dessus de cette *aura*, plongé dans le pur rayonnement du fluide

éthéré, se trouve le plan spirituel où gravitent les esprits complètement libérés du joug de la matière. A l'aide des forces subtiles dont ils disposent, ces frères aînés cherchent à établir, avec ceux d'entre vous qui répondent à leurs appels, des courants fluidiques par lesquels nous parvenons les lumières qui éclairent votre intelligence, les effluves qui réchauffent votre cœur.

Nombreux sont les degrés de l'*Astral* et il y a autant de distance entre l'âme qui rampe dans les ténèbres morales des couches inférieures et celle dont le mental épuré perçoit les purs reflets du fluide de l'Infini qu'il y en a sur la terre entre le malheureux manquant de pain et d'abri et le riche opulent gorgé d'or. Mais, de même que l'indigent, s'il sait faire usage de sa volonté, de son intelligence et des forces qui sont en lui, peut sortir de son état misérable et parvenir à la richesse ; de même, l'âme faible et courbée sous le joug de ses passions peut, en se servant du levier qui est en elle, franchir d'un pas rapide les degrés qui conduisent à la lumière.

Ce levier n'est autre que la conscience, flambeau précieux que chacun porte en soi et qui suffit à éclairer la route et à montrer les écueils.

Sur ce flambeau les forces spirituelles soufflent sans cesse pour en activer la lueur qu'obscurcit malheureusement la buée produite par le bouillonnement de la matière en travail d'épuration.

Lorsque l'homme aura compris que sa conscience est tout à la fois une lumière qui éclaire, une voix qui dirige et un tribunal qui juge, il se laissera guider par elle et entreprendra résolument l'œuvre de sa libération en travaillant à détruire ses passions et à dompter sa nature inférieure. Ce travail, nul ne peut le faire pour lui et s'il veut parvenir au plan spirituel il doit y voler de ses propres ailes.

Ces ailes sont la *prière* et le *sacrifice*. La *prière* qui attire sur lui les forces nécessaires. Le *sacrifice* par lequel les épines du chemin lui arrachent, lambeau par lambeau, le lourd vêtement de matière que son âme faible et lassée traîne péniblement.

Les premiers combats sont les plus pénibles et les premières victoires les plus coûteuses. Mais, lorsque l'homme persévère courageusement dans la voie du renoncement et de la perfection, les obstacles s'aplanissent peu à peu et la route se fait sûre et commode sous ses pas agiles.

Un jour enfin, devenu conscient de sa force et de son pouvoir, il peut rejeter loin de lui le pain amer de l'ignorance et de la douleur et porter à ses lèvres avides les fruits doux et savoureux du *savoir* et de l'*amour*.

(A suivre).

PETITE ENCYCLOPEDIE SYNTHETIQUE

DES SCIENCES OCCULTES

CHAPITRE VII

CURIOSITÉS SUR LES NOMBRES (*suite*)

DU NOMBRE SEPT EN MAÇONNERIE.

Sept est un nombre sacré en M. : on l'applique aux sept planètes, aux sept dons du Saint-Esprit : Beauté, Divinité, Honneur, Puissance, Gloire, Force et Sagesse.

La Beauté sert à embellir.

La Divinité est le caractère de la M. :

L'Honneur est la base du travail des Chevaliers de la M. :

La puissance est nécessaire pour comprimer les ennemis de l'O. :

La gloire est le partage du plus humble M. : comme du plus grand Prince.

La Force nous soutient.

La Sagesse nous guide.

Les sept étoiles signifient : l'Amitié que nous devons à nos F. : la Soumission que nous devons au Maître ; la Discretion, qui nous est indispensable ; la Fidélité dans nos engagements ; la Prudence guide du M. : le Secours à nos F. : la Tempérance aussi salutaire au corps qu'à l'esprit.

Les sept branches du chandelier indiquent : la haine, la discorde, l'orgueil, l'indiscrétion, la perfidie, l'étourderie et la médisance que le M. : doit éviter par-dessus toutes choses.

L'arc, les flèches et la couronne indiquent que les ordres du Très-Puissant doivent être exécutés avec la rapidité qu'une flèche met à fendre l'air et la soumission qu'on doit avoir pour la Hiérarchie ; l'épée signifie que la L. : a des armes pour punir les traîtres ; la Balance, la justice qui s'y exerce ; la tête de mort est le frère indigne, exclu de la L. :

Les sept trompettes figurent la Gloire et la Renommée de l'O. : le linge ensanglanté rappelle la mort d'Hiram.

Selon l'Ecosais Trinitaire, il y a sept intelligences célestes, les sept sacrements, les sept grades maçonniques, les sept jours de la création, les sept années employées à la construction du Temple, les sept Béatitudes, les sept Arts libéraux : Peinture, Sculpture, Architecture, Gravure, Musique, Littérature, Poésie.

Selon le chevalier du Soleil, il y a sept métaux, sept délices de la vie qui sont les cinq sens plus le repos et la santé qui représentent deux sens intimes que l'homme aura un jour ; quand il sera plus évolué.

Il y a aussi les couleurs primitives ou principales ; les sept passions utiles,

quand on les modère et qui sont mortelles, quand on s'y abandonne sans réserves.

Il y a sept Chérubins : Mikaël, qui est comme Dieu ; Gabriel, force en Dieu ; Ouriel, feu de Dieu ; Zérachiel, Dieu levant ; Chamaliel, indulgence de Dieu ; Raphaël, médecine de Dieu ; Tsaphiel, Dieu caché.

Dans l'Ancien Testament et dans l'Apocalypse le chiffre 7 joue un très grand rôle et nous pouvons bien dire que toute la Chronologie Biblique est en quelque sorte basée toute entière sur le Septénaire, de même que l'homme (microcosme) est également septénaire, comme le Macrocosme.

Les disciples de Jésus lui demandant un jour combien de fois on devait pardonner à ses ennemis, le divin maître leur répondit : « Septante fois sept ! ».

Si passant à la science, nous voulions traiter de la chimie au point de vue qui nous occupe, nous pourrions dire que celle-ci possède un rythme septénaire, car ce chiffre 7 est à la base d'un très grand nombre de phénomènes et compositions chimiques, surtout dans les phénomènes sonores, lumineux et physiologiques ; ceux de nos lecteurs qui voudraient des preuves de ce que nous avançons n'auraient qu'à consulter les conclusions du D^r Laycock et celles des chimistes Hellenbach et Mendeleejef au sujet de ce que nous venons de dire....

Nous pourrions poursuivre cette déjà longue nomenclature sur le nombre 7, nous ne le ferons pas, car il faut savoir se borner et nous dirons quelques mots sur le nombre 9.

SUR LE NOMBRE NEUF.

De quelque façon qu'on multiplie le nombre sacré 9, le résultat du quotient par l'union de deux chiffres qui l'expriment forme toujours le nombre 9 : $1 + 8 = 9$ $9 \times 9 = 81 = 8 + 1 = 9$. $3 \times 9 = 27$; $2 + 7 = 9$ etc., etc., ainsi des autres jusqu'au complément cubique.

A cause de la solidité du cube, le nombre 8, premier nombre cubique, était l'emblème de la fermeté immobile de Neptune qui assure et affermit la terre par la grande masse de son poids (les eaux de la mer).

A propos du nombre 9 donnons d'après le journal *l'Eclair* (1) des renseignements d'actualité au sujet de la famille royale d'Angleterre : « La fatalité du chiffre 9 est telle qu'on écrivait dans une note datée de 1893, qu'il pourrait être l'emblème de la maison d'Angleterre. Un sujet de S. M. Britannique publia à cette époque un opuscule dans lequel il rappelait que le duc de Kent, père de la reine (Victoria) faisait partie d'une famille de neuf enfants, que la reine Victoria est la neuvième souveraine d'Angleterre

(1) In *Echo du Merveilleux* n° 98 1^{er} février 1901. Page 45.

depuis la révolution de 1688 ; qu'elle est née en 1819, qu'elle est montée sur le trône en 1837 ($1 + 8 + 3 + 7 = 19$), alors qu'elle était âgée de 19 ans.

Elle a eu neuf enfants ; l'aîné des fils est né le 9 novembre, et le prince de Galles épousa la fille de Christian IX de Danemarck, laquelle avait alors 19 ans.

C'est un samedi (9 encore que la reine est frappée d'une attaque de paralysie, et elle meurt à 81 ans : $8 + 1 = 9$).

SUR LE NOMBRE 40.

Les juifs avant d'entrer dans la terre promise errèrent l'espace de 40 ans, dans le désert.

Moïse resta quarante jours sur le Sinaï ; Elie resta quarante jours dans la solitude ; Jésus jeuna quarante jours dans le désert. Il parla de l'an 26 à 29 pendant quarante mois, il ne passa dans son sépulcre que quarante heures. Entre sa résurrection supposée et son ascension, il s'écoula quarante jours.

Il vécut sur la terre quarante ans *après sa crucifixion*. Jérusalem fut détruite par les Romains quarante ans après l'ascension, de Jésus-Christ.

Nous terminerons ce chapitre sur les nombres par quelques lignes de notre ami Albert Jhouney qui donnent un curieux résumé sur la matière.

L'éminent écrivain nous dit :

« De tous les modes généraux de la pensée, le nombre est le plus abstrait. — Il exprime l'idée d'un ou plusieurs, sans que rien soit indiqué par lui de leur nature. — Mais l'unité ou la multiplicité, et dans la multiplicité, les divers Nombres sont pourtant le signe des propriétés physiques, de caractères moraux. Car pour celui qui connaît intérieurement la substance, qu'un être soit un ou multiple et de telle particulière multiplicité, ne s'offre pas comme au hasard. — Les causes qui maintiennent un être absolument un ou le divisent relativement selon tel ou tel nombre ont une puissance capitale : celle de tout maîtriser dans l'être ou de faire persévérer les forces essentielles indépendantes qui le composent. Ainsi les Nombres, quand on sait la substance, donnent-ils la science éternelle, et, quand on ignore la substance ne donnent-ils rien. 1, 2, 3, 4 Dominateurs et principes des Nombres sacrés. 1, c'est l'être, 2, le couple, 3, la génération, 4, l'enfement. 1, 2, 3, 4 assemblés donnent 10. La décade est la somme des causes. — Pyramides des quartenaires : Jod, Hé, Vau Hé. — L'Ancien des jours, la Mère, le Roi, la Reine. — Le Père et le Fils, l'Esprit, l'Eglise. — La Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, le Royaume de Dieu. — L'Etre, la Science, l'Expérience, la Certitude. — La Pensée, le Raisonnement, la Compréhension, l'Evidence. — La Conception, la Règle, la Beauté, l'OEuvre. — La Matière, l'Industrie, l'Echange, la Richesse. — La Force, l'Antagonisme, le Mouvement, la Série. —

La Loi, le Nombre, l'Analogie, les Groupes. — L'instinct, le milieu, l'évolution, les formes. — L'espace, la variété, le changement le temps. Il est une foule d'autres quartenaires qui seront énumérés au *Livre de la Science Divine* (1).

Comme le lecteur peut s'en rendre compte par le peu que nous venons de voir, de tout temps, l'homme a attaché une grande importance aux Nombres et plus particulièrement à certains nombres. — La *Science des nombres* dans la plus haute Antiquité a été étudiée dans l'extrême Orient, dans l'Antiquité plus rapprochée de nous, Pythagore et ses disciples s'en firent les propagateurs. D'après le philosophe grec « l'essence divine étant accessible aux sens, employons pour la caractériser, disait-il, non le langage des sens, mais celui de l'esprit ; donnons à l'Intelligence ou au Principe *actif* de l'Univers le nom de *Monade* ou d'*Unité*, parce qu'il est toujours le même ; à la matière ou principe *passif*, celui de *Dyade* ou *Multiplicité*, parce qu'il est sujet à toute sorte de changements ; au monde enfin, celui de *Triade*, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière ».

Du reste le sens des leçons de Pythagore sur les *Nombres* est que ceux-ci contiennent les éléments de toutes les sciences et Pythagore appliquait aussi la science des Nombres au Monde Invisible.

Agrippa, Planiscampi, Saint-Martin le *Philosophe Inconnu*, de même que tous les Hermétistes ont étudié la *Science des Nombres* et l'un des Hermétistes modernes, M. Guymiot, affirme que les *Nombres* contiennent les éléments de toutes les sciences ; mais nous ne saurions insister et ceux de nos lecteurs qui voudraient étudier cette question, trouveront tous renseignements dans notre *DOCTRINE ESOTÉRIQUE à travers les âges*. Tome II, ch. XX, p. 102. Paris. Chamuel Editeur et en vente à la librairie P. G. Leymarie, 42, rue Saint-Jacques.

(A suivre).

ERNEST BOSC.

LA FAMILLE HERNADEC

(suite).

ROBERT A VELLÉDA

Chicago, 6 septembre.

Ma Velléda, combien je suis en retard et que ma réponse s'est fait attendre longtemps. Mais que de choses tristes, hélas ! se sont passées depuis ces quelques semaines.

Mon pauvre oncle vient de mourir et dans quelles circonstances étranges, douloureuses !

Dans une lettre adressée à Jacques — lettre qu'il vous a peut-être communiquée — je lui racontais par quelles péripéties singulières est passé

(1) ALBERT JOUNEY. *Le Royaume de Dieu*, p. 33 et 34, in-18 Jésus, Paris 1887.

mon oncle pendant les dernières semaines de sa vie. Affaibli par l'âge, usé par des fatigues que bien peu d'hommes eussent pu supporter comme lui, il s'était graduellement dégoûté de cette activité fiévreuse à laquelle il s'est livré corps et âme, sans mesure et pendant si longtemps.

Toutefois, si ses forces physiques avaient fini par succomber dans cette lutte surhumaine, son intelligence était demeurée intacte et l'acuité de son esprit semblait même avoir augmenté. Mais l'état de son esprit était chose bizarre. Son matérialisme intransigeant s'était doublé d'ironie et d'amer scepticisme. Il était devenu agressif, intolérant, lui qui, pendant plus d'un demi-siècle, s'était désintéressé de tout ce qui ne se rattachait pas à ses affaires personnelles.

Il avait fini par découvrir, malgré le silence systématique dont je ne m'étais jamais départi, que je m'étais affilié à une société spiritualiste et il n'avait jamais trouvé assez de mots piquants, assez de plaisanteries goguenardes, pour railler la fantaisie étrange, injustifiable à laquelle je m'étais, disait-il, indûment livré. Ce qui ne l'a pas empêché — explique qui pourra ce singulier phénomène psychologique — de se mettre en rapport avec l'ami dont je vous ai longuement entretenue.

Que s'est-il passé entre ces deux hommes ? Je l'ignore. Toujours est-il qu'une modification fort inattendue se manifesta dès lors dans l'état d'esprit de mon oncle, Il causait peu, ne raillait plus et tombait parfois dans de longues rêveries inexplicables chez un homme comme lui qui, de sa vie, n'avait rêvé pendant dix minutes.

Ses forces d'autre part, déclinaient visiblement. Deux ou trois semaines se passèrent ainsi, mornes et silencieuses. Je n'osais l'interroger, connaissant l'indépendance presque farouche de son esprit et l'affectation obstinée avec laquelle il s'appliquait à cacher ses pensées intimes. J'essayai toutefois de le distraire. Je lui proposai de faire avec lui de longues promenades, soit en chemin de fer, soit en bateau à vapeur.

— Non, non, merci, me répondit-il avec un geste accablé. Mon grand ressort est cassé. Il faut stopper, mon pauvre ami. Rien ne va plus.

Un matin, l'entendant sortir de sa chambre et descendre l'escalier, avec une lenteur qui ne lui était pas habituelle, je m'avançai rapidement vers lui.

— Eh bien, mon cher oncle, comment allez-vous ce matin ? Je fus épouvanté de sa pâleur et de sa physionomie bouleversée.

— Viens, j'ai à te parler, dit-il, sans répondre à ma question, puis il entra dans son cabinet où il s'affaissa dans un fauteuil.

— Que y a-t-il donc ?

— Il y a, reprit-il, en me regardant d'un air égaré et les yeux démesurément ouverts, il y a... que j'ai vu mon père, cette nuit !

- Votre père ! fis-je au comble de la stupéfaction.
- Oui, mon père, mort à Paris, depuis plus de quarante ans.
- Eh bien, mon oncle, lui répondis-je d'un ton que je m'efforçai de rendre calme, c'est son Esprit qui vous est apparu. Ne vous en effrayez pas. Ces choses arrivent souvent, plus souvent qu'on ne se l'imagine.
- Tu crois ? fit-il.
- Mais à coup sûr. Vous a-t-il parlé ; a-t-il fait quelques signes ?
- Il ne m'a dit qu'un mot, dans un souffle, quelque chose comme « adieu » ou « au revoir » mais si bas, que c'est à peine si je l'ai entendu. Il était vêtu comme autrefois et enveloppé d'une vapeur blanche. Epouvanté, j'ai voulu fuir ou m'élancer vers lui... je ne sais plus ; mais il a disparu subitement et moi je suis retombé sur mon lit, paralysé par ma terreur.
- Mais, il fallait sonner, mon oncle, me faire appeler, je vous aurais rassuré.
- A quoi bon ? Tu m'aurais dit que j'avais rêvé... ou que j'étais fou...
- Non certes, je ne vous aurais pas dit cela. Je suis familiarisé avec ces phénomènes.
- C'est là ce qu'on t'enseignait, là-bas, dans votre société ?
- Mais, oui, cela et bien d'autres choses encore fort intéressantes et surtout éminemment consolantes.
- Hum ! consolantes ! répéta-t-il d'un ton quelque peu ironique.
- N'en doutez pas, mon cher oncle !
- Et alors, en quelques mots, je lui esquissai succinctement les grandes lignes de notre admirable doctrine, doctrine de vie et d'espérance.
- Il m'écouta attentivement, immobile, rêveur. Puis après un silence :
- Mais enfin, que signifie cette vision ? Est-ce un appel, un avertissement de mort ?...
- Pas nécessairement. C'est un témoignage de la vie d'outre-tombe, une preuve des rapports qui persistent entre les vivants et ceux qui nous ont devancés.
- Être mort, c'est bien ; mais mourir, c'est cela qui m'épouvante !
- Il disait cela d'une voix blanche, lointaine, qui semblait venir déjà de l'au-delà. Ses yeux s'agrandirent encore, comme s'ils avaient contemplé je ne sais quelle effrayante vision qu'avec des gestes convulsifs il s'efforçait de repousser.
- La scène était terrifiante.
- Je tâchai de le reconforter, de l'encourager, de lui peindre sous des couleurs rassurantes cette mort qui l'épouvantait à tort, puisqu'elle n'est autre chose, lui disais-je, que l'aube d'une nouvelle vie. La mort n'existe pas, lui répétai-je avec insistance. Ce n'est que le passage d'une existence à une autre, qu'une sorte d'évanouissement ou de sommeil, après lequel les yeux

se rouvrent sur un monde lumineux, où s'effacent, comme un mauvais songe, toutes les tristesses et toutes les douleurs de notre vie terrestre.

Il m'écoutait. Me crut-il ; me comprit-il, surtout ?...

La journée se traîna lente, triste, presque lugubre. Mon oncle accablé, silencieux, erra d'un pas automatique dans sa maison qu'il ne semblait plus reconnaître, dans son jardin où s'égarait sa marche incertaine. De temps à autre, il m'adressait quelques questions laconiques auxquelles je lui répondais de mon mieux.

Le soir vint. En se levant de table où il n'avait bu qu'une tasse de lait il me dit, toujours de sa voix sourde, sans résonnance et sans écho : Je crois que je ferai bien d'aller me coucher.

— Souffrez-vous, mon oncle ? lui demandai-je.

— Non, mais je me sens fatigué... oh fatigué, comme si je portais l'Amérique sur mes épaules.

— Voulez-vous que je veille dans votre chambre ?

— Eh ! à quoi bon ? répondit-il d'un air désespéré. Cela m'empêchera-t-il de.... Il n'osa pas prononcer le mot « mourir ». Je sonnerai, s'il y a lieu, je t'appellerai ; mais j'aime mieux rester seul... et puis je vais dormir, je suis si fatigué !

Je fis semblant d'acquiescer à son désir, mais je m'installai dans son cabinet de toilette, sans qu'il s'en doutât. J'entr'ouvris doucement la porte qui séparait les deux chambres et m'assis silencieusement dans les ténèbres, car la veilleuse de mon oncle ne m'envoyait qu'un mince filet de lumière.

Au bout de quelques instants, il s'endormit comme il l'avait espéré. J'entendais le souffle de sa respiration un peu saccadée se mêler aux vagues bruissements de la nuit. Bien que je fusse habitué déjà aux étrangetés des phénomènes du monde invisible, je me sentais les tempes serrées et mon cœur battait, à coup sûr, un peu plus vite que de coutume. Je ne savais pas ce que j'attendais ; mais j'attendais quelque chose. A chaque craquement des meubles, j'attachais mon regard à la fente lumineuse de la porte, m'imaginant qu'une ombre, qu'une vapeur allait s'y glisser et m'apporter je ne sais quelles mystérieuses et terrifiantes sensations. Je me sentais enveloppé de fluides malfaisants. Il me semblait voir les yeux de l'agonisant s'ouvrir tout grands et regarder avec épouvante, avec la fixité des yeux morts, l'ombre de son père qui flottait au-dessus de lui, et je me demandais quel mystère s'opérait à côté de moi, là, dans cette chambre funéraire, où le trépassé allait apparaître, sans doute, pour venir chercher le moribond.

Je ne me sentais plus animé des sentiments placides que nous inspirent les notions de la mort spiritualiste. Il se faisait en moi un retour des vieilles croyances dites religieuses, des vieilles terreurs superstitieuses que les fantasmagories du moyen âge catholique nous ont léguées dès notre enfance.

Je luttai avec énergie, avec indignation, mais le vieil homme s'agitait et se débattait en moi. Aux blanches ailes des Esprits glorifiés, avaient succédé les flasques membranes des farfadets impurs. Je croyais en sentir l'atouchement visqueux sur ma tête que rendait brûlante l'accès de fièvre qui m'avait saisi. Je me rappelai subitement tout ce que j'avais lu autrefois sur les phénomènes d'obsession. C'est bien cela, me dis-je, ce sont toutes les vilaines âmes de mes anciens ennemis, tous les Esprits noirs des basses régions d'outre-tombe qui viennent m'assaillir, me poursuivre de leurs maléfices.

Mais non, je résisterai. Je les mettrai en déroute, toutes ces hordes maudites et me recueillant, concentrant mes forces sous l'armure de mon intangible personnalité, je fis une invocation.

Je vous évoquai, ma tout aimée, vous et les vôtres, votre père surtout, le guide de ma vie, l'Esprit de lumière, le glorieux messager des puissances protectrices. Et presque subitement, je me sentis fortifié, délivré des visions obsédantes. Au sortir des ténèbres passagères qui m'avaient enveloppé, je vis de nouveau resplendir les lueurs du monde céleste où vous m'avez introduit. Dispensations divines, privilèges inaliénables, glorieuses dignités dont nous avons reçu la divine investiture, tout cela rayonna devant moi.

Plus et mieux que jamais, je compris que loin d'être cette redoutable divinité fille de la nuit et du néant dont le squelette hideux grimace en de si nombreuses compositions macabres, la mort n'est, tout au contraire, qu'un bel ange à l'œil doux, au regard profond dont les ailes de velours tout doucement s'agitent au-dessus de la coucfe où se débattaient les mourants, pour les dégager de leurs entraves, les soulever, les emporter par delà les horizons terrestres.

Non, tu n'es pas l'ange déchu des mythologies menteuses, glorieux Lucifer, Porte-Lumière, blanche étoile du matin dont le scintillement radieux vient faire filtrer, au travers des planches mal jointes du sépulcre, les lueurs d'aurore de la résurrection !

Je m'assoupis un instant, au milieu de ces visions consolantes... lorsque je fus subitement réveillé par un craquement dont je ne pus reconnaître la cause.

J'entendis mon oncle s'agiter dans son lit. Je me levai et ouvris doucement la porte. Il parlait tout seul, d'une voix saccadée ; mais était-il bien seul en effet, et n'était-ce point un dialogue, dialogue mystérieux, sur le bord de la tombe entr'ouverte ?

— Oui ! Oui ! s'écria-t-il tout à coup, avec une sorte d'impatience nerveuse. Puis après un assez long silence, il poussa un douloureux gémissement dont la triple expression de regret, de protestation et d'épouvante, me fit frissonner malgré moi.

Avec quel déchirement de tout son être, il se sentait contraint d'abandonner cette matière, objet de toutes ses affections, but de tous ses désirs, idole impérieuse à laquelle il avait passionnément sacrifié sa longue vie fiévreuse et agitée.

Une heure, tout au moins, se passa dans cette angoisse dont j'étais moi-même oppressé. Puis commença le râle, râle entrecoupé, haletant, que termina subitement un dernier hoquet strident et convulsif, qui souleva le moribond sur sa couche, mais où il retomba dans un dernier gémissement.

J'écoutais tout pâle sur le seuil de la chambre. Je m'approchai lentement. Plus rien ; c'était bien la délivrance finale. Mon oncle étendu, inerte, mais les yeux ouverts, semblait contempler avec une sorte de stupeur je ne sais quel spectacle d'un autre monde. Sa physionomie, toutefois, respirait déjà le calme que donne la mort à ceux pour qui n'existe plus la terre des douleurs.

Je lui pris la main, elle était froide, son pouls ne battait plus... L'Esprit de son père, qui sans doute était revenu, l'avait emporté dans les régions éthérées.

Telle fut la mort de cet homme honnête et bon, malgré ses allures étranges et son caractère bizarre.

Ainsi s'endormit ce travailleur infatigable qui, pendant un demi-siècle, avait manipulé la matière avec une ardeur qui ressemblait à de la frénésie, mais dont l'esprit, à la dernière heure, avait semblé entrevoir ou pressentir les horizons d'un monde supérieur.

Ses obsèques ont été magnifiques et surtout touchantes, en ce sens qu'elles ont été accompagnées par tout un peuple de travailleurs pour lesquels il avait été exigeant — donnant tout le premier l'exemple d'une activité incomparable, — mais pour lesquels aussi il avait été généreux et pitoyable à l'occasion.

Il a laissé un million entre les mains de son notaire, avec ordre de le répandre par parts égales entre tous ses ouvriers. A ce million, j'en ai ajouté un autre que j'ai fait distribuer de sa part, afin qu'on n'oublie jamais d'accoller à son nom de « bourru » l'épithète de « bienfaisant », qu'il a pleinement méritée.

Et maintenant, me voilà seul en Amérique, possesseur d'une fortune colossale... Mais c'est entre vos mains que je les déposerai ces trésors, sachant quel bon emploi vous saurez en faire, au milieu de tous les malheureux qui vous bénissent déjà, mais qui désormais et à bon escient, vous appelleront leur douce et belle « Providence. »

Qu'ai-je besoin d'ajouter ce que vous devinez sans peine ? Dans huit jours, mes malles seront bouclées ; j'aurai terminé la liquidation de mes affaires avec mon brave notaire qui, décidément, est digne de l'estime et de la con-

fiance dont l'a honoré mon pauvre oncle..., et le prochain paquebot en partance ramènera dans notre vieille Europe, sur le sol de notre chère France, celui qui, dans l'inexprimable ivresse de son âme, vous envoie tout son amour, tous ses désirs et toutes ses espérances, ô ma Velléda tant aimée !

ROBERT.

CHAPITRE VIII

RETOUR D'AMÉRIQUE

Lorsque Velléda reçut la lettre de Robert, elle la lut et relut avec une émotion extraordinaire. Le récit dramatique de la mort du brave oncle de Chicago, la nouvelle de la prochaine arrivée de son fiancé, le souvenir des longues journées mélancoliques qu'elle avait passées pendant l'absence du bien-aimé qu'elle avait parfois craint de ne plus revoir — tout cela se mêlant dans son âme ardente et passionnée la plongea dans un état de nervosité qu'elle ne parvint à dissimuler qu'avec beaucoup de peine... surtout aux yeux clairvoyants de son frère.

— Allons, petite sœur, du courage ! lui dit-il, un jour, avec un bienveillant sourire. Il va revenir et nous serons heureux et nous continuerons plus et mieux que jamais l'œuvre qui doit être le but de notre vie.

— Oui, tu as raison, répondit la jeune fille un peu confuse, parce qu'elle se sentait rougir.

Puis elle se retira dans sa chambre où elle pleura longtemps, ne parvenant pas à maîtriser ses sanglots presque convulsifs.

Elle était forte, la fière Velléda ; mais elle était femme et qui donc eût osé lui faire un crime de ne pouvoir résister aux émotions qui lui étreignaient le cœur ? C'est parce qu'elle se contenait presque toujours avec un stoïcisme dont s'étonnaient bien des gens, qu'elle avait parfois des explosions de sensibilité débordante auxquelles elle s'abandonnait dans la solitude, parce qu'il vient toujours une heure où la nature humaine, féminine surtout, reprend impérieusement ses droits.

Pendant les dix ou douze jours que dura le voyage de Robert, elle se livra, cherchant à s'étourdir elle-même, à une activité singulière, bizarre. Elle allait, venait, montait les escaliers pour les redescendre aussitôt, puis courait au jardin, pour y arroser des fleurs qui n'avaient nul besoin de ces libations exagérées. Elle couvrait la volière de ses oiseaux de brassées insolites de mouron, de sèneçon ou de salade... Et puis c'était surtout devant la mer qu'elle tombait en de longues contemplations mélancoliques. Dans l'infini de l'horizon, son regard s'égarait, plongeait obstinément, cherchant à voir par l'œil de la pensée... Que pouvait-elle donc découvrir dans les brumes épaisses ?...

Oh ! ce navire, là-bas, qui s'avancait, fendait les vagues de sa proue tran-

chante et jetant aux vents ses tourbillons de fumée, arriverait-il au port, sans accidents, sans collision, sans naufrage ?...

Elle allait tous les soirs au sommet de la falaise, interrogeant l'horizon, frémissant à la pensée que cette brise fraîche qui lui caressait le visage pourrait, pendant la nuit, se changer en bourrasque... une de ces bourrasques inattendues qui, subitement furieuses, se déchainent si souvent sur cette mer terrible. Le ciel et la mer, ces deux ennemis, ne pourraient-ils s'entendre, pour associer leurs colères ?

Puis, elle se couchait. finissait par s'endormir, après de longues insomnies et qui sait si, pendant son sommeil, ne s'échappait pas de son organisme dédoublé son âme affolée, pour aller s'égarer dans l'espace immense et mystérieux où flottent les invisibles ?

Lorsqu'un jour enfin, jour de fièvre et d'anxiété intolérable, arriva un télégramme.

« Débarqué au Havre. En passant par Paris, amènerai Jacques et sa famille...
« A bientôt le revoir. »

ROBERT.

Ivresse et joie débordantes !... Il était arrivé... Elle allait le revoir, l'aimé revenu, l'élu de son âme qui, par dispensation d'en haut, avait été choisi pour elle et lui avait été amené par un intermédiaire inconscient, poussé comme lui et comme lui obéissant à la destinée. Et il allait amener avec lui ces bons amis, Jacques et sa femme et ces deux adorables enfants qu'elle connaissait à l'avance par tout ce qu'avait raconté d'eux leur père toujours intarissable quand il entamait ce sujet.

Deux jours après, ils arrivèrent tous...

Velléda !... Robert !... Avec quel ineffable et indicible bonheur fut poussé ce double cri !... Avec quels transports ils s'étreignirent, le cœur bondissant, les paupières humides, la voix entrecoupée de sanglots vainement comprimés. Il est des joies qu'on ne saurait décrire, des allégresses que ceux-là mêmes qui les éprouvent ne savent exprimer.

Velléda, les yeux brillants, balbutiait délicieusement des lambeaux de phrases inachevées auxquelles s'adaptaient fort mal les incohérentes réponses de Robert. Qu'importe ? Ils se comprenaient et les règles de la syntaxe n'ont rien à faire avec les interjections de la passion affolée.

L'accueil de la famille Hernadec pour les nouveaux venus fut comme toujours exquis de simplicité cordiale et de touchante affabilité !

Robert, Jacques et sa famille reprirent des chambres dans leur grand hôtel du Goëland, à l'ébahissement joyeux de la brave hôtesse très fière de voir de « si beau monde » revenir dans son « établissement ». Toutefois, le rendez-vous quotidien se donnait au château. Tous y passaient leurs journées, journées délicieuses qu'égayaient l'amabilité charmante et spirituelle de la femme de Jacques — elle s'appelait Yvonne — et la gentillesse des deux

enfants, Jules et Laura ; Laura, surtout, qui, de jour en jour, devenait grande fille.

Ajoutons, sans commentaires inutiles, ni détails plus ou moins fastidieux, que trois ou quatre semaines après l'arrivée des nouveaux hôtes du château, Robert et Velléda étaient mariés. La cérémonie eut lieu sans faste, dans le cercle restreint de la famille et n'eut pour témoins que les gens indispensables, auxquels furent adjoints quelques amis intimes de Velléda et de son frère Hervé.

Pas de fête de mauvais goût, pas de publicité inconvenante. Les pauvres gens de Plogoff et des environs bénéficièrent seuls des libéralités que leur firent, dans la plus large mesure, les jeunes époux, les nouveaux *châtelains* qui, du coup, passèrent au rang des « divinités protectrices » de tous les pêcheurs de la côte armoricaine.

Quant au bonheur que savouraient avec délices Robert et Velléda, n'essayons même pas d'en donner une idée. Eux-mêmes s'en rendaient-ils bien compte, dans le rêve qui les berçait ? Il leur semblait seulement que toutes les joies divines qui peuvent faire palpiter des poitrines humaines tombaient sur eux de l'empyrée, sous formes visibles de fragments d'arc-en-ciel ou de lumineuse poussière d'étoiles.

ED. GRIMARD.

NÉCROLOGIE

Pour en faire la gerbe céleste qu'accueillent avec joie les esprits supérieurs dans l'infini, la mort semble choisir les âmes les plus rares, les meilleures, celles qui, pendant leur séjour, ici-bas, ne semèrent que la bonne parole, les fleurs de vérité, de charité, d'amour. !

Et notre cœur, qu'endeuillent ces départs imprévus, se tourne vers les radieux espaces d'où descend cette consolation profonde, que nos chers disparus y goûtent l'ineffable récompense promise à tous ceux qui vécurent selon l'esprit de Dieu.

Notre cher et vénéré Directeur P. G. Leymarie, ce disciple éclairé d'Allan Kardec, est allé retrouver, dans l'Au-delà, le maître dont il répandit la doctrine, propagea l'œuvre, continua l'apostolat béni.

La maladie cruelle n'enlève rien de leur sérénité à ces êtres que l'espoir divin reconforte..... et à l'heure suprême du départ, devant la porte lumineuse de la vie spirituelle que la mort ouvre à deux battants devant lui, leur esprit prend son vol vers la radieuse patrie où l'attend son Créateur.

Une autre perte, très grande pour le spiritualisme, est celle du poète délicat, du délicieux écrivain lyonnais, Mme Antonia Bossu, de qui la foi éclairée faisait planer l'âme sur les plus hauts sommets de la pensée.

Partie pour Menton, où elle était allée pour rétablir sa santé fortement ébranlée, elle y est décédée, subitement, le 9 avril, au moment où elle m'écrivait son désir de se documenter sur le spiritisme, et me remerciait de lui avoir parlé de l'œuvre d'Allan Kardec qu'elle se promettait de lire et de méditer, dès son retour dans son familial intérieur.

C'est auprès du Maître, et devant l'infini même, en face des éternelles clartés, que cet esprit d'élite aura trouvé la clef des sublimes mystères ; et nous sommes heureux de citer ici, quelques unes des belles strophes par lesquelles Mme Antonia Bossu l'avait pressentie cette immortalité que nous trouvons après la mort !

.....

C'est là que s'ouvre au jour la porte de lumière ;
Là que l'âme, quittant la prison de la chair,
De son aile, en chantant, secouant la poussière,
S'envole, libre oiseau, vers l'invisible Ether,

Où luit, inaccessible, hors des temps où tout passe,
Dans le ruissellement de son éternité,
Plus loin que les soleils et plus haut que l'espace,
Nimbant le front de Dieu, l'immortelle clarté,

Qui jaillit, seule cause et brûle tout entière,
En même temps la source et l'unique flambeau,
Et l'âme s'y plongeant, apaise, désaltère,
La dévorante soif du vrai, du grand, du beau !

Chaste fille du Ciel, ô divine lumière !
Vierge qui viens à nous les mains pleines de fleurs ;
De tes bras caressants enveloppant la terre,
Comme une enfant qu'on berce en essuyant ses pleurs ;

Vision de blancheur, ô lumière voilée !
De ton auguste ancêtre, ô si lointain reflet !
Venu, de l'infini, dans la sombre vallée,
Comme un rayon perdu s'égare d'un sommet ;

Si par toi l'homme vit, s'il aime, croit, espère ;
Si son désir te cherche aux arches du ciel bleu,
C'est qu'en toi son espoir, ô divine lumière,
Voit un regard d'amour tombé du cœur de Dieu !

BLANCHE SARI-FLÉGIER

PAROLES PRONONCÉES PAR M. AUZANNEAU
à l'incinération de M. Bouvéry.

Malgré la fermeté de nos convictions, et notre foi inébranlable en la survie, nous sommes encore trop imbus de matière pour qu'au moment de la mort, la tristesse ne nous envahisse pas. Il s'agit, en réalité, à part la séparation, d'une phase importante de la vie de l'Esprit qui passe d'un monde à l'autre.

En ce qui concerne notre ami Bouvéry qui vient de disparaître, je suis personnellement convaincu que sa vie nouvelle spirituelle sera une large compensation de sa vie terrestre, laquelle n'a été qu'une suite non interrompue de tribulations. Il est juste d'ajouter que cette vie a été remplie du plus grand dévouement pour sa famille, pour ses amis et pour la cause spirite qu'il a soutenue de toutes ses forces, au-delà même de ses forces.

La nomenclature serait longue de ses luttes et de ses travaux que ni les déceptions, ni les critiques, ni les contradictions n'ont jamais arrêté dans sa marche en avant.

Sa perte sera sensible à tous ceux qui ont approché ce grand cœur, à tous ceux qui l'ont connu comme apôtre impartial de la doctrine spirite.

A nos regrets, à ceux de sa sœur éplorée, Mme Dessort, se joindront, j'en suis sûr, les regrets de ses amis ici présents.

On peut dire qu'il y a, sur la terre, un honnête homme de moins.

Mon cher Bouvéry, entendez la voix d'un sincère ami qui vous prie de lui conserver dans l'au-delà les bons sentiments que vous aviez pour lui ici-bas.

A. AUZANNEAU.

Les cendres de M. Bouvéry ont été déposées dans le caveau d'un de ses bons amis, M. Lanthelme, qui, par cet acte, a donné au défunt une véritable preuve d'estime et d'affection qui lui a valu les félicitations des assistants.

La rédaction de la *Revue Spirite* partage tous les sentiments exprimés par M. Auzanneau et prie la famille de M. Bouvéry d'agréer avec tous ses regrets, ses compliments de condoléances.

M. VIOLÈS, premier président et président honoraire de la Fédération spirite du Sud-Est de la France, vient de nous quitter. Sa désincarnation — il faut bien le dire — nous a profondément attristés, car, personnifiant les grandes vertus qu'enseigne le spiritualisme moderne, il nous en était le meilleur exemple.

Notre vénérable frère Violès fut, au cours de ces dernières années, et cela malgré l'épuisement considérable de ses forces physiques, comme un des apôtres les plus actifs du spiritisme dans la région. Ayant pour la plus

grande part contribué à la fondation de la Fédération, il nous quitte alors que l'œuvre est accomplie, c'est-à-dire au moment même où l'union entre les spirites du Sud-Est est indissoluble. Du haut des sphères éthérées, où il évoluera désormais, il ajoutera au grand exemple de charité, de modestie et d'amour qu'il nous donna sur la terre, les enseignements nécessaires à la propagation de la Vérité.

Jeudi 21 février, à 1 heure de l'après-midi, ont eu lieu ses obsèques purement civiles. Les fédérés du Sud-Est avaient tenu à témoigner de leur présence en cette circonstance. Cinquante d'entre eux venus des environs, entourant leur vice-président, M. Gaillard, s'étaient joint au Cercle national républicain dont notre frère faisait partie, et aux groupes de la libre pensée de Bollène et de Pont-Saint-Esprit, le tout formant un cortège de 500 personnes.

Dans une improvisation puissante, le spirite aussi éloquent que convaincu qu'est notre vice-président, a dit comment les spirites pouvaient, sans trembler, regarder la mort en face, contrairement à l'affirmation de La Rochefoucauld. Il a rappelé aussi, en face des républicains et libres penseurs, comment le grand Victor Hugo, cet apôtre de la démocratie, appelant les morts les invisibles, affirmait que la mort, n'était pas la mort mais le premier pas vers une nouvelle vie. Par une coïncidence tout à fait inattendue, il a pu dire et démontrer à la fois que le spirite, dédaignant le faste et les grandeurs, aimait à vivre et à mourir humble et modeste.

(La Paix Universelle de Lyon).

Le Révérend H. R. HAWES est décédé à Londres le 27 janvier dernier ; c'est une véritable perte pour le spiritisme qu'il propageait par ses remarquables conférences.

Nous apprenons aussi la mort de M. His, spirite de la première heure, il a été inhumé le 22 mars dernier.

L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro 4 articles composés cependant : Création d'un fonds pour les conférences en province ; Conférences de l'Institut psychologique international ; Rapport de l'Assemblée générale de la Société spirite de Perrache, à Lyon ; et Jésus-Christ, par M. le comte de Renesse.

Le Gérant : PAUL LEYMARIE